

# DE LA MISÈRE EN MILIEU ÉTUDIANT

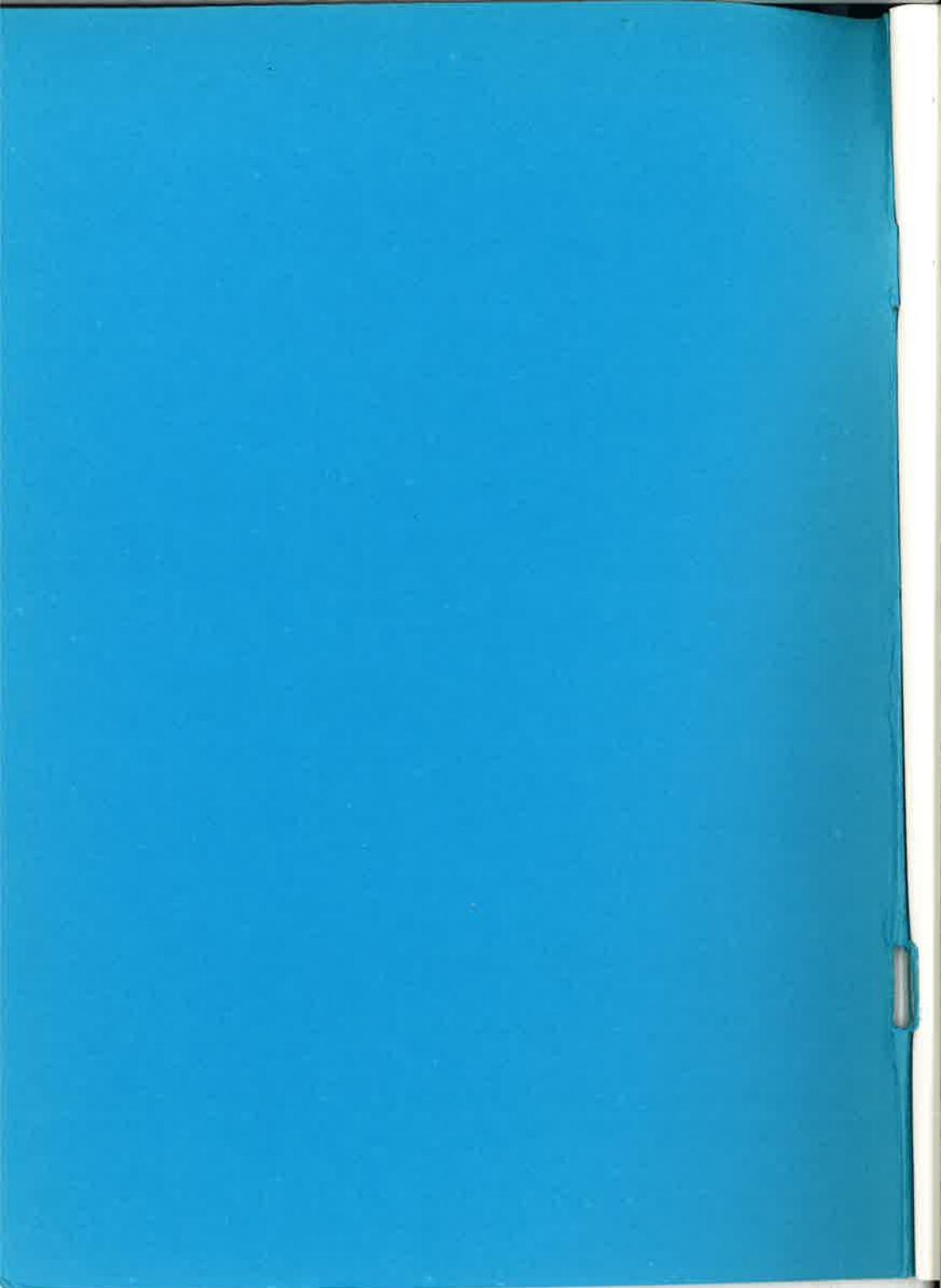
*considérée*

*sous ses aspects économique, politique,  
psychologique, sexuel et notamment  
intellectuel  
et de quelques moyens pour y remédier*

Suivi de :

**NOS BUTS ET NOS MÉTHODES  
DANS LE SCANDALE DE STRASBOURG**

(Extrait de la revue *Internationale Situationniste* n° 11)





© EDITIONS SULLIVER 1995, 2005

ISBN : 2-9911199-64-2

# DE LA MISÈRE EN MILIEU ÉTUDIANT

*considérée*

*sous ses aspects économique, politique,*

*psychologique, sexuel et notamment*

*intellectuel*

*et de quelques moyens pour y remédier*

Suivi de :

**NOS BUTS ET NOS MÉTHODES  
DANS LE SCANDALE DE STRASBOURG**

(Extrait de la revue *Internationale Situationniste* n° 11)



## Avant-propos

---

Le texte qui suit appartient à l'histoire de la subversion d'une époque. Cette époque est maintenant finie. Il a été conçu au moment où les étudiants formaient encore une couche quelque peu favorisée et en étaient fiers. « La Misère » est venue leur dire que les piètres privilèges que le Capitalisme développé pouvait encore leur accorder participaient à la reproduction et à l'extension de la société marchande dominante, entrée depuis peu dans l'âge du spectacle. Leurs illusions sur eux-mêmes et sur le monde en faisaient le milieu le plus propice à la propagation de toutes les pollutions, notamment idéologiques, culturelles et politiques qui œuvraient à la mise en place d'un système d'anesthésie générale.

La révolution de mai 68 a éclaté comme un tonnerre dans un ciel bleu. Il n'y avait rien à défendre, ni à revendiquer, hormis la démolition de la société spectaculaire-marchande dans son ensemble. Elle marqua la fin d'une époque. Plus jamais rien ne sera comme avant.

La contre-offensive des classes dominantes, sur tous les fronts où elles étaient menacées a obtenu de nombreux succès. Toutes les idées, les penseurs, les artistes, les organisations, les partis et les syndicats dénoncés dans ce libelle sont devenus obsolètes ou totalement inexistants. Tant mieux. Le plus important est que cet effritement n'est pas l'œuvre de leurs ennemis effectifs, mais le résultat du « mouvement réel qui se déroule sous nos yeux ». Leur disparition a renforcé le système de domination comme leur existence contribuait à son progrès. On dirait que la classe propriétaire et son Etat

se sont donnés pour tâche d'exécuter quelques-unes des sentences du Mouvement de mai 68, afin de sauver l'essentiel. Ce sont eux qui ont mis fin à l'Université ; anéanti le parti dit communiste et les syndicats dits ouvriers. Le spectacle, partout règne et gouverne.

Une de ses dernières victoires, dont il peut d'ores et déjà s'enorgueillir, est d'avoir, en cette fin de siècle, fait du droit au travail, c'est-à-dire à l'esclavage salarié, la revendication sociale centrale. Comme d'habitude, les étudiants se trouvent à l'avant-garde de ce mouvement. Seulement voilà, le Capital n'a plus besoin d'autant d'esclaves pour le servir. Il continuera à employer au maximum de leur rendement et au plus vil prix ceux à qui il fera croire qu'ils sont des privilégiés, puisque le Maître les a choisis. Aux autres le RMI et la matraque.

Le patronat et l'Etat ne peuvent et ne veulent plus payer. Personne ne pense à l'idée qu'ils peuvent disparaître. Les enfants des cités, ces Palestiniens du spectacle triomphant, savent, eux, qu'ils n'ont rien à perdre ni rien à espérer du monde tel qu'il devient. D'emblée, ils s'affirment comme les ennemis de l'Etat, de l'économie et du salariat : ils combattent régulièrement les forces de *l'ordre*, refusent de travailler et volent toutes les marchandises dont ils ont besoin. Ils n'ont pas choisi leur condition et ont raison de ne pas l'aimer. Mais ceux qui les ont mis là sentiront, et commencent déjà à sentir leur douleur.

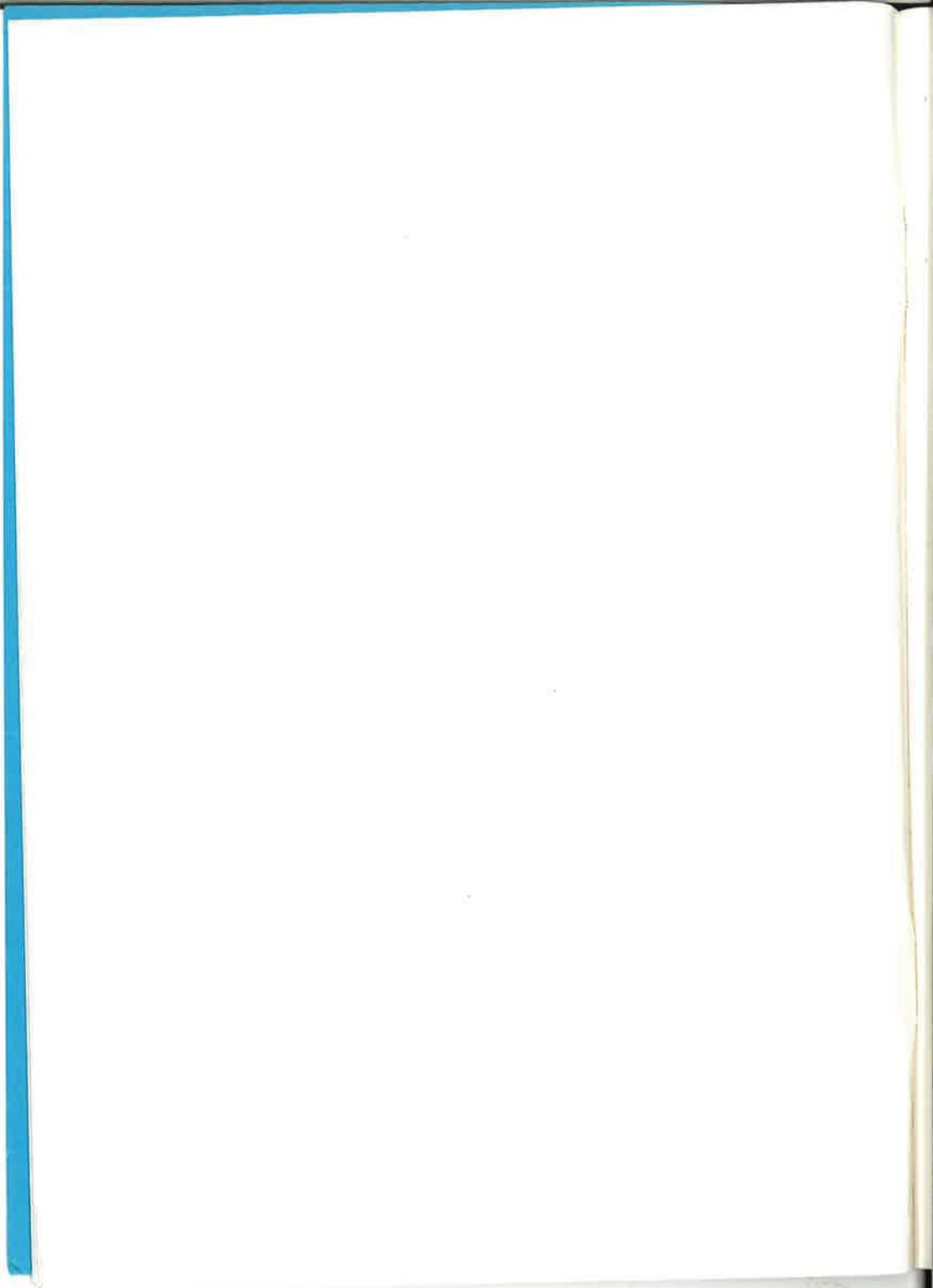
Les étudiants, qui n'ont même pas droit au RMI, sont désormais des délinquants en sursis. Non seulement ils n'ont aucun avenir dans le système du travail, mais ils auront perdu – d'ici là – la plupart des droits que leurs parents et grands-parents ont arrachés au Capital. Il y a un demi-siècle, ils pouvaient presque tous devenir cadres, petits, moyens ou supérieurs. Aujourd'hui ils doivent accepter des salaires inférieurs au SMIG. Sans qu'ils s'en aperçoivent, ils se trouvent maintenant plus proches des poubelles de la société que

de sommets de son ancienne hiérarchie. Ils doivent simplement en prendre conscience.

Le renversement de perspective ne peut, en aucune façon, passer par les solutions depuis longtemps prévues par le système lui-même : « l'intégration », « le travail pour tous », « la réforme des études », et autres défenses de la sécurité sociale. La puissance du spectacle actuel est qu'il gouverne non seulement le monde qu'il produit, mais aussi les rêves que ses victimes se fabriquent pour échapper à son règne. Ces rêves d'aujourd'hui ne sont en fait que les cauchemars de demain. N'importe, c'est encore le milieu étudiant qui les nourrit le plus. Ils ont beaucoup à apprendre, certes pas auprès des professeurs, mais auprès des « voyous des cités » qui ont plus de lucidité.

Avec ou sans les étudiants, le système dominant continuera à se faire contre tous. Ils peuvent choisir d'être les complices de leur malheur ; ils doivent seulement savoir qu'ils n'auront aucune récompense.

[Décembre 1995]



# Rendre la honte plus honteuse encore en la livrant à la publicité

---

Nous pouvons affirmer, sans grand risque de nous tromper, que l'étudiant en France est, après le policier et le prêtre, l'être le plus universellement méprisé. Si les raisons pour lesquelles on le méprise sont souvent de fausses raisons qui relèvent de l'idéologie dominante, les raisons pour lesquelles il est effectivement méprisable et méprisé du point de vue de la critique révolutionnaire sont refoulées et inavouées. Les tenants de la fausse contestation savent pourtant les reconnaître, et s'y reconnaître. Ils inversent ce vrai mépris en une admiration complaisante. Ainsi l'impuissante intelligentsia de gauche (des *Temps Modernes* à *L'Express*) se pâme devant la prétendue « montée des étudiants », et les organisations bureaucratiques effectivement déclinantes (du parti dit communiste à l'U.N.E.F.) se disputent jalousement son appui « moral et matériel ». Nous montrerons les raisons de cet intérêt pour les étudiants, et comment elles participent positivement à la réalité dominante du capitalisme surdéveloppé, et nous emploierons cette brochure à les dénoncer une à une : la désaliénation ne suit pas d'autre chemin que celui de l'aliénation.

Toutes les analyses et études entreprises sur le milieu étudiant ont, jusqu'ici, négligé l'essentiel. Jamais elles ne dépassent le point de vue des spécialisations universitaires (psychologie, sociologie, économie), et demeurent donc fondamentalement erronées. Toutes, elles commettent l'écueil que Fourier appelait déjà une *étourderie méthodique* « puisqu'elle porte régulièrement sur les questions primordiales », en

ignorant le point de vue total de la société moderne. Le fétichisme des faits masque la catégorie essentielle, et les détails font oublier la *totalité*. On dit tout de cette société, sauf ce qu'elle est effectivement : *marchande et spectaculaire*. Les sociologues Bourderon et Passedieu, dans leur enquête *Les Héritiers : les étudiants et la culture* restent désarmés devant les quelques vérités partielles qu'ils ont fini par prouver. Et, malgré toute leur volonté bonne, ils retombent dans la morale des professeurs, l'inévitable éthique kantienne d'une *démocratisation réelle par une rationalisation réelle du système d'enseignement*, c'est-à-dire de l'enseignement du système. Tandis que leurs disciples, les Kravetz<sup>1</sup> se croient des milliers à se réveiller, compensant leur amertume petite-bureaucrate par le fatras d'une phraséologie révolutionnaire désuète.

La mise en spectacle<sup>2</sup> de la réification sous le capitalisme moderne impose à chacun un rôle dans la passivité généralisée. L'étudiant n'échappe pas à cette loi. Il est un rôle provisoire, qui le prépare au rôle définitif qu'il assumera, en élément positif et conservateur, dans le fonctionnement du système marchand. Rien d'autre qu'une initiation.

Cette initiation retrouve, magiquement, toutes les caractéristiques de l'initiation mythique. Elle reste totalement coupée de la réalité historique, individuelle et sociale. L'étudiant est un être partagé entre un statut présent et un statut futur nettement tranchés, et dont la limite va être mécaniquement franchie. Sa conscience schizo-

1. Kravetz (Marc) connut une certaine notoriété dans les milieux dirigeants de l'U.N.E.F. ; élégant parlementaire, il commit l'erreur de se risquer dans la « recherche théorique » : en 1964, publie dans *Les Temps Modernes* une apologie du syndicalisme étudiant qu'il dénonce l'année suivante dans le même périodique.

2. Il va de soi que nous employons ces concepts de *spectacle*, *rôle*, etc., au sens situationniste.

phrénique lui permet de s'isoler dans une « société d'initiation », méconnaît son avenir et s'enchant de l'unité mystique que lui offre un présent à l'abri de l'histoire. Le ressort du renversement de la vérité officielle, c'est-à-dire économique, est tellement simple à démasquer : la réalité étudiante est dure à regarder en face. Dans une « société d'abondance », le statut actuel de l'étudiant est l'extrême pauvreté. Originaires à plus de 80 % des couches dont le revenu est supérieur à celui d'un ouvrier, 90 % d'entre eux disposent d'un revenu inférieur à celui du plus simple salarié. La misère de l'étudiant reste en deçà de la misère de la société du spectacle, de la nouvelle misère du nouveau prolétariat. En un temps où une partie croissante de la jeunesse s'affranchit de plus en plus des préjugés moraux et de l'autorité familiale pour entrer au plus tôt dans les relations d'exploitation ouverte, l'étudiant se maintient à tous les niveaux dans une « minorité prolongée », irresponsable et docile. Si sa crise juvénile tardive l'oppose quelque peu à sa famille, il accepte sans mal d'être traité en enfant dans les diverses institutions qui régissent sa vie quotidienne. <sup>3</sup>

La colonisation des divers secteurs de la pratique sociale ne fait que trouver dans le monde étudiant son expression la plus criante. Le transfert sur les étudiants de toute la mauvaise conscience sociale masque la misère et la servitude de tous.

Mais les raisons qui fondent notre mépris pour l'étudiant sont d'un tout autre ordre. Elles ne concernent pas seulement sa misère réelle mais sa complaisance envers toutes les misères, sa propension malsaine à consommer béatement de l'aliénation, dans l'espoir, devant le manque d'intérêt général, d'intéresser à son manque particulier. Les exigences du capitalisme moderne font que la majeure partie des étudiants seront tout simplement de *petits cadres* (c'est-à-dire

3. Quand on lui chie pas dans la gueule, on lui pisse au cul.

l'équivalent de ce qu'était au XIX<sup>e</sup> siècle la fonction d'ouvrier qualifié)<sup>4</sup>.  
Devant le caractère misérable, facile à pressentir, de cet avenir plus ou moins proche qui le « dédommagera » de la honteuse misère du présent, l'étudiant préfère se tourner vers son présent et le décorer de prestiges illusoire. La compensation même est trop lamentable pour qu'on s'y attache ; les lendemains ne chanteront pas et baigneront fatalement dans la médiocrité. C'est pourquoi il se réfugie dans un présent irréellement vécu.

Esclave stoïcien, l'étudiant se croit d'autant plus libre que toutes les chaînes de l'autorité le lient. Comme sa nouvelle famille, l'Université, il se prend pour l'être social le plus « autonome » alors qu'il relève *directement et conjointement* des deux systèmes les plus puissants de l'autorité sociale : la famille et l'Etat. Il est leur enfant rangé et reconnaissant. Suivant la même logique de *l'enfant soumis*, il participe à toutes les valeurs et mystifications du système, et les concentre en lui. Ce qui était illusions imposées aux employés devient idéologie intériorisée et véhiculée par la masse des futurs petits cadres.

Si la misère sociale ancienne a produit les systèmes de compensation les plus grandioses de l'histoire (les religions), la misère marginale étudiante n'a trouvé de consolation que dans les images les plus éculées de la société dominante, la répétition burlesque de tous ses produits aliénés.

L'étudiant français, en sa qualité d'être idéologique, *arrive trop tard à tout*. Toutes les valeurs et illusions qui font la fierté de son monde fermé sont déjà condamnées en tant qu'illusions insoutenables, depuis longtemps ridiculisées par l'histoire.

4. Mais sans la conscience révolutionnaire ; l'ouvrier n'avait pas l'illusion de la promotion.

Récoltant un peu du prestige en miettes de l'Université, l'étudiant est encore content d'être étudiant. Trop tard. L'enseignement mécanique et spécialisé qu'il reçoit est aussi profondément dégradé (par rapport à l'ancien niveau de la culture générale bourgeoise)<sup>5</sup> que son propre niveau intellectuel au moment où il y accède, du seul fait que la réalité qui domine tout cela, le système économique, réclame une fabrication massive d'étudiants incultes et incapables de penser. Que l'Université soit devenue une organisation – institutionnelle – de l'ignorance, que la « haute culture » elle-même se dissolve au rythme de la production en série des professeurs, que *tous* ces professeurs soient des crétins dont la plupart provoqueraient le chahut de n'importe quel public de lycée – l'étudiant ignore ; et il continue d'écouter respectueusement ses maîtres, avec la volonté consciente de perdre tout esprit critique afin de mieux communier dans l'illusion mystique d'être devenu un « étudiant », quelqu'un qui s'occupe sérieusement à apprendre un savoir *sérieux*, dans l'espoir qu'on lui confiera les vérités dernières. C'est une ménopause de l'esprit. Tout ce qui se passe aujourd'hui dans les amphithéâtres des écoles et des facultés sera condamné dans la future société révolutionnaire comme *bruit*, socialement nocif. D'ores et déjà, l'étudiant fait rire.

L'étudiant ne se rend même pas compte que l'histoire altère aussi son dérisoire monde « fermé ». La fameuse « Crise de l'Université », détail d'une crise plus générale du capitalisme moderne, reste l'objet d'un dialogue de sourds entre différents spécialistes. Elle traduit tout simplement les difficultés d'un ajustement tardif de ce secteur spécial de la production à une transformation d'ensemble de l'appareil productif. Les résidus de la vieille idéologie de l'Université libérale bourgeoise se banalisent au moment où sa base sociale disparaît.

5. Nous ne parlons pas de celle de l'Ecole Normale Supérieure ou des Sorbonniens, mais de celle des Encyclopédistes ou de Hegel.

L'Université a pu se prendre pour une puissance autonome à l'époque du capitalisme de libre-échange et de son Etat libéral, qui lui laissait une certaine liberté marginale. Elle dépendait, en fait, étroitement des besoins de ce type de société : donner à la minorité privilégiée, qui faisait des études, la culture générale adéquate, avant qu'elle ne rejoigne les rangs de la classe dirigeante dont elle était à peine sortie. D'où le ridicule de ces professeurs nostalgiques<sup>6</sup>, aigris d'avoir perdu leur ancienne fonction de chiens de garde des futurs maîtres pour celle, beaucoup moins noble, de chiens de berger conduisant, suivant les besoins planifiés du système économique, les fourrées de « cols blancs » vers leurs usines et bureaux respectifs. Ce sont eux qui opposent leurs archaïsmes à la technocratisation de l'Université, et continuent imperturbablement à débiter les bribes d'une culture dite générale à de futurs spécialistes qui ne sauront qu'en faire.

Plus sérieux, et donc plus dangereux, sont les modernistes de la gauche et ceux de l'U.N.E.F. menés par les « ultras » de la F.G.E.L., qui revendiquent une « réforme de structure de l'Université », une « réinsertion de l'Université dans la vie sociale et économique », c'est-à-dire son adaptation aux besoins du capitalisme moderne. De dispensatrices de la « culture générale » à l'usage des classes dirigeantes, les diverses facultés et écoles, encore parées de prestiges anachroniques, sont transformées en usines d'élevage hâtif de petits cadres et de cadres moyens. Loin de contester ce processus historique qui subordonne directement un des derniers secteurs relativement autonome de la vie sociale aux exigences du système marchand, nos progressistes protestent contre les retards et défaillances que subit sa réalisation. Ils

6. N'osant pas se réclamer du libéralisme philistin, ils s'inventent des références dans les franchises universitaires du moyen-âge, époque de la « démocratie de la non-liberté ».

sont les tenants de la future Université cybernétisée qui s'annonce déjà çà et là<sup>7</sup>. Le système marchand et ses serviteurs modernes, voilà l'ennemi.

Mais il est normal que tout ce débat passe par-dessus la tête de l'étudiant, dans le ciel de ses maîtres et lui échappe totalement : l'ensemble de sa vie, et *a fortiori* de *la vie*, lui échappe.

De par sa situation économique d'extrême pauvreté, l'étudiant est condamné à un certain mode de *survie* très peu enviable. Mais toujours content de son être, il érige sa triviale misère en « style de vie » original : le misérabilisme et la bohème. Or, la « bohème », déjà loin d'être une solution originale, n'est jamais authentiquement vécue qu'après une rupture complète et irréversible avec le milieu universitaire. Ses partisans parmi les étudiants (et tous se targuent de l'être un peu) ne font donc que s'accrocher à une version factice et dégradée de ce qui n'est, dans le meilleur des cas, qu'une médiocre solution individuelle. Ils méritent jusqu'au mépris des vieilles dames de la campagne. Ces « originaux » continuent, trente ans après W. Reich<sup>8</sup>, cet excellent éducateur de la jeunesse, à avoir les comportements érotiques-amoureux les plus traditionnels, reproduisant les rapports généraux de la société de classes dans leurs rapports intersexuels. L'aptitude de l'étudiant à faire un militant de tout acabit en dit long sur son impuissance. Dans la marge de liberté individuelle permise par le spectacle totalitaire, et malgré son emploi du temps plus ou moins lâche, l'étudiant ignore encore l'aventure et lui préfère un espace-temps quotidien étriqué, aménagé à son intention par les garde-fous du même spectacle.

7. Cf. *Internationale Situationniste*, n° 9 (Rédaction B. P. 307.03, Paris) : *Correspondance avec un cybernéticien* et le tract situationniste *La tortue dans la vitrine* contre le néo-professeur A. Moles.

8. Voir *La lutte sexuelle des jeunes* et *La fonction de l'orgasme*.

Sans y être contraint, il sépare de lui-même travail et loisirs, tout en proclamant un hypocrite mépris pour les « bosseurs » et les « bêtes à concours ». Il entérine toutes les séparations et va ensuite gémir dans divers « cercles » religieux, sportifs, politiques ou syndicaux, sur la non-communication. Il est si bête et si malheureux qu'il va même jusqu'à se confier spontanément et en masse au contrôle parapoliticien des psychiatres et psychologues, mis en place à son usage par l'avant-garde de l'oppression moderne, et donc applaudi par ses « représentants » qui voient naturellement dans ces Bureaux d'Aide Psychologique Universitaire (B.A.P.U.) une conquête indispensable et méritée<sup>9</sup>.

Mais la misère réelle de la vie quotidienne étudiante trouve sa compensation immédiate, fantastique, dans son principal opium : la marchandise culturelle. Dans le spectacle culturel, l'étudiant retrouve naturellement sa place de disciple respectueux. Proche du lieu de production sans jamais y accéder – le Sanctuaire lui reste interdit – l'étudiant découvre la « culture moderne » en spectateur admiratif. A une époque où *l'art est mort*, il reste le principal fidèle des théâtres et des ciné-clubs, et le plus avide consommateur de son cadavre congelé et diffusé sous cellophane dans les supermarchés pour les ménagères de l'abondance. Il y participe sans réserve, sans arrière-pensée et sans distance. C'est son élément naturel. Si les « maisons de la culture » n'existaient pas, l'étudiant les aurait inventées. Il vérifie parfaitement les analyses les plus banales de la sociologie américaine du marketing : consommation ostentatoire, établissement d'une différenciation

9. Avec le reste de la population, la camisole de force est nécessaire pour l'amener à comparaître devant le psychiatre dans sa forteresse asilaire. Avec l'étudiant, il suffit de faire savoir que des postes de contrôle avancés ont été ouverts dans le ghetto : il s'y précipite, au point qu'il est nécessaire de distribuer des numéros d'ordre.

publicitaire entre produits identiques dans la nullité (Pérec ou Robbe-Grillet ; Godard ou Lelouch).

Et, dès que les « dieux » qui produisent ou organisent son spectacle culturel s'incarnent sur scène, il est leur principal public, leur fidèle rêvé. Ainsi assiste-t-il en masse à leurs démonstrations les plus obscènes ; qui d'autre que lui peuplerait les salles quand, par exemple, les curés des différentes églises viennent exposer publiquement leurs dialogues sans rivages (semaines de la pensée dite marxiste, réunions d'intellectuels catholiques) ou quand les débris de la littérature viennent constater leur impuissance (cinq mille étudiants à « Que peut la littérature ? »).

Incapable de passions réelles, il fait ses délices des polémiques sans passion entre les vedettes de l'Inintelligence, sur de faux problèmes dont la fonction est de masquer les vrais : Althusser - Garaudy - Sartre - Barthes - Picard - Lefebvre - Levi Strauss - Halliday - Chatelet - Antoine. Humanisme - Existentialisme - Structuralisme - Scientisme - Nouveau Criticisme - Dialecto-naturalisme - Cybernétisme - Planétisme - Métaphilosophisme.

Dans son application, il se croit d'avant-garde parce qu'il a vu le dernier Godard, acheté le dernier livre argumentiste<sup>10</sup>, participé au dernier happening de Lapassade, ce con. Cet ignorant prend pour des nouveautés « révolutionnaires », garanties par label, les plus pâles ersatz d'anciennes recherches effectivement importantes en leur temps, édulcorées à l'intention du marché. La question est de toujours préserver son standing culturel. L'étudiant est fier d'acheter, comme tout le monde, les rééditions en livre de poche d'une série de textes

10. Sur le gang argumentiste et la disparition de son organe, voir le tract *Aux poubelles de l'Histoire*, diffusé par l'Internationale situationniste en 1963.

importants et difficiles que la « culture de masse » répand à une cadence accélérée <sup>11</sup>. Seulement, il ne sait pas lire. Il se contente de les consommer du regard.

Ses lectures préférées restent la presse spécialisée qui orchestre la consommation délirante des gadgets culturels ; docilement, il accepte ses oukases publicitaires et en fait la référence-standard de ses goûts. Il fait encore ses délices de *L'Express* et de *L'Observateur*, ou bien il croit que *Le Monde*, dont le style est déjà trop difficile pour lui, est vraiment un journal « objectif » qui reflète l'actualité. Pour approfondir ses connaissances générales, il s'abreuve de *Planète*, la revue magique qui enlève les rides et les points noirs des vieilles idées. C'est avec de tels guides qu'il croit participer au monde moderne et s'initier à la politique.

Car l'étudiant, plus que partout ailleurs, est content d'être *politisé*. Seulement, il ignore qu'il y participe à travers le même *spectacle*. Ainsi se réapproprie-t-il tous les restes en lambeaux ridicules d'une gauche qui fut anéantie voilà *plus de quarante ans*, par le réformisme « socialiste » et par la contre-révolution stalinienne. Cela, il l'ignore encore, alors que le Pouvoir le sait clairement, et les ouvriers d'une façon confuse. Il participe, avec une fierté débile, aux manifestations les plus dérisoires qui n'attirent que lui. La fausse conscience politique se trouve chez lui à l'état pur, et l'étudiant constitue la base idéale pour les manipulations des bureaucrates fantomatiques des organisations mourantes (du Parti dit Communiste à l'U.N.E.F.). Celles-ci programment totalitairement ses options politiques ; tout écart ou velléité d'« indépendance » rentre docilement, après une parodie de résistance, dans un ordre qui n'a jamais été un instant mis

II. A cet effet on ne saurait trop recommander la solution, déjà pratiquée par les plus intelligents, qui consiste à les voler.

en question <sup>12</sup>. Quand il croit aller outre, comme ces gens qui se nomment, par une véritable maladie de l'inversion publicitaire, J.C.R., alors qu'ils ne sont ni jeunes ni communistes ni révolutionnaires c'est pour se rallier gaiement au mot d'ordre pontifical : *Paix au Viet-Nam*.

L'étudiant est fier de s'opposer aux « archaïsmes » d'un de Gaulle, mais ne comprend pas qu'il le fait au nom d'erreurs du passé, de *crimes refroidis* (comme le stalinisme à l'époque de Togliatti - Garaudy - Krouchtchev - Mao) et qu'ainsi sa *jeunesse* est encore plus *archaïque* que le pouvoir qui, lui, dispose effectivement de tout ce qu'il faut pour administrer une société moderne.

Mais l'étudiant n'en est pas à un archaïsme près. Il se croit tenu d'avoir des idées générales sur tout, des conceptions cohérentes du monde qui donnent un sens à son besoin d'agitation et de promiscuité asexuée. C'est pourquoi, joué par les dernières fébrilités des églises, il se rue sur la vieillerie des vieilleries pour adorer la charogne puante de Dieu et s'attacher aux débris décomposés des religions préhistoriques, qu'il croit dignes de lui et de son temps. On ose à peine le souligner, le milieu étudiant est, avec celui des vieilles femmes de province, le secteur où se maintient la plus forte dose de religion professée, et reste encore la meilleure « terre de missions » (alors que, dans toutes les autres, on a déjà mangé ou chassé les curés), où des prêtres-étudiants continuent à sodomiser, sans se cacher, des milliers d'étudiants dans leurs chiottes spirituelles.

Certes, il existe tout de même, parmi les étudiants, des gens d'un niveau intellectuel suffisant. Ceux-là dominent sans fatigue les misérables

12. Cf. les dernières aventures de l'U.E.C. et de leurs homologues chrétiens avec leurs hiérarchies respectives ; elles montrent que la seule unité entre tous ces gens réside dans leur soumission inconditionnelle à leurs maîtres.

contrôles de capacité prévus pour les médiocres, et ils les dominent justement parce qu'ils ont *compris le système*, parce qu'ils le méprisent et se savent ses ennemis. Ils prennent dans le système des études ce qu'il a de meilleur : les bourses. Profitant des failles du contrôle, que sa logique propre oblige actuellement et ici à garder un petit secteur purement intellectuel, la « recherche », ils vont tranquillement porter le trouble au plus haut niveau : leur mépris ouvert à l'égard du système va de pair avec la lucidité qui leur permet justement d'être plus forts que les valets du système, et tout d'abord intellectuellement. Les gens dont nous parlons figurent en fait déjà parmi les théoriciens du mouvement révolutionnaire qui vient, et se flattent d'être aussi connus que lui quand on va commencer à en parler. Ils ne cachent à personne que ce qu'ils prennent si aisément au « système des études » est utilisé pour sa destruction. Car l'étudiant ne peut se révolter contre rien sans se révolter contre ses *études*, et la nécessité de cette révolte se fait sentir moins naturellement que chez l'ouvrier, qui se révolte spontanément contre sa condition. Mais l'étudiant est un produit de la société moderne, au même titre que Godard et le Coca-Cola. Son extrême aliénation ne peut être contestée que par la contestation de la société tout entière. En aucune façon cette critique ne peut se faire sur le terrain étudiant : l'étudiant, comme tel, s'arrogue une pseudo-valeur, qui lui interdit de prendre conscience de sa dépossession réelle et, de ce fait, il demeure au comble de la fausse conscience. Mais, partout où la société moderne commence à être contestée, il y a révolte de la jeunesse, qui correspond immédiatement à une critique totale du comportement étudiant.

Il ne suffit pas que la pensée  
recherche sa réalisation,  
il faut que la réalité  
recherche la pensée

---

Après une longue période de sommeil léthargique et de contre-révolution permanente, s'esquisse, depuis quelques années, une nouvelle période de contestation dont la jeunesse semble être la porteuse. Mais la société du spectacle, dans la représentation qu'elle se fait d'elle-même et de ses ennemis, impose ses catégories idéologiques pour la compréhension du monde et de l'histoire. Elle ramène tout ce qui s'y passe à l'ordre naturel des choses, et enferme les véritables nouveautés qui annoncent son *dépassement* dans le cadre restreint de son illusoire nouveauté. La révolte de la jeunesse contre le mode de vie qu'on lui impose n'est, en réalité, que le signe avant-coureur d'une subversion plus vaste qui englobera l'ensemble de ceux qui éprouvent de plus en plus l'impossibilité de vivre, le prélude à la prochaine époque révolutionnaire. Seulement l'idéologie dominante et ses organes quotidiens, selon des mécanismes éprouvés d'inversion de la réalité, ne peuvent que réduire ce mouvement historique réel à une pseudo-catégorie socio-naturelle : l'Idée de la Jeunesse (dont il serait dans l'essence d'être révoltée). Ainsi ramène-t-on une nouvelle jeunesse de la révolte à l'éternelle révolte de la jeunesse, renaissant à chaque génération pour s'estomper quand « le jeune homme est pris par le sérieux de la production et par l'activité en vue des fins concrètes et véritables ». La « révolte des jeunes » a été et est encore l'objet d'une véritable inflation journalistique qui en fait le spectacle

d'une « révolte » possible donnée à contempler pour empêcher qu'on la vive, la sphère aberrante – déjà intégrée – nécessaire au fonctionnement du système social ; cette révolte contre la société rassure la société parce qu'elle est censée rester partielle, dans *l'apartheid* des « problèmes » de la jeunesse – comme il y aurait des problèmes de la femme, ou un problème noir – et ne durer qu'une partie de la vie. En réalité, s'il y a un problème de la « jeunesse » dans la société moderne, c'est que la crise profonde de cette société est ressentie avec le plus d'acuité par la jeunesse<sup>13</sup>. Produit par excellence de cette société moderne, elle est elle-même moderne, soit pour s'y intégrer sans réserves, soit pour la refuser radicalement. Ce qui doit surprendre, ce n'est pas tant que la jeunesse soit révoltée, mais que les « adultes » soient si résignés. Ceci n'a pas une explication mythologique, mais historique : la génération précédente a connu toutes les défaites et consommé tous les mensonges de la période de désagrégation honteuse du mouvement révolutionnaire.

Considérée en elle-même, la « Jeunesse » est un mythe publicitaire déjà profondément lié au mode de production capitaliste, comme expression de son dynamisme. Cette illusoire primauté de la jeunesse est devenue possible avec le redémarrage de l'économie, après la Deuxième Guerre mondiale, par suite de l'entrée en masse sur le marché de toute une catégorie de consommateurs plus malléables, un rôle qui assure un brevet d'intégration à la société du spectacle. Mais l'explication dominante du monde se trouve de nouveau en contradiction avec la réalité socio-économique (car en retard sur elle) et c'est justement la jeunesse qui, la première, affirme une irrésistible fureur de vivre et s'insurge spontanément contre l'ennui quotidien et le temps mort que le vieux monde continue à sécréter à travers ses différentes modernisations. La fraction révoltée de la jeunesse exprime

13. En ce sens que non seulement la jeunesse la ressent, mais veut l'exprimer.

le pur refus sans la conscience d'une perspective de dépassement, son refus nihiliste. Cette perspective se cherche et se constitue partout dans le monde. Il lui faut atteindre la cohérence de la critique théorique et l'organisation pratique de cette cohérence.

Au niveau le plus sommaire, les « Blousons noirs », dans tous les pays, expriment avec le plus de violence apparente le refus de s'intégrer. Mais le caractère abstrait de leur refus ne leur laisse aucune chance d'échapper aux contradictions d'un système dont ils sont le produit négatif spontané. Les « Blousons noirs » sont produits par tous les côtés de *l'ordre* actuel : l'urbanisme des grands ensembles, la décomposition des valeurs, l'extension des loisirs consommables de plus en plus ennuyeux, le contrôle humaniste-policier de plus en plus étendu à toute la vie quotidienne, la survivance économique de la cellule familiale privée de toute signification. Ils méprisent le travail *mais* ils acceptent les marchandises. Ils voudraient avoir tout ce que la publicité leur montre, tout de suite et sans qu'ils puissent le payer. Cette contradiction fondamentale domine toute leur existence, et c'est le cadre qui emprisonne leur tentative d'affirmation pour la recherche d'une véritable liberté dans l'emploi du temps, l'affirmation individuelle et la constitution d'une sorte de communauté. (Seulement, de telles micro-communautés recomposent, en marge de la société développée, un primitivisme où la misère recrée inéluctablement la hiérarchie de la bande. Cette hiérarchie, qui ne peut s'affirmer que dans la lutte contre d'autres bandes, *isole* chaque bande et, dans chaque bande, l'individu). Pour sortir de cette contradiction, le « Blouson noir » devra finalement travailler pour acheter des marchandises – et là tout un secteur de la production est expressément fabriqué pour sa récupération en tant que consommateur (motos, guitares électriques, vêtements, disques, etc.) – ou bien il doit s'attaquer aux lois de la marchandise, soit de façon primaire en la volant, soit d'une façon consciente en s'élevant à la critique révolutionnaire du monde de la marchandise. La consommation

adoucit les mœurs de ces jeunes révoltés, et leur révolte retombe dans le pire conformisme. Le monde des « Blousons noirs » n'a d'autre issue que la prise de conscience révolutionnaire ou l'obéissance aveugle dans les usines.

Les *Provos* constituent la première forme de dépassement de l'expérience des « Blousons noirs », de l'organisation de sa première expression politique. Ils sont nés à la faveur d'une rencontre entre quelques déchets de l'art décomposé en quête de succès et une masse de jeunes révoltés en quête d'affirmation. Leur organisation a permis aux uns et aux autres d'avancer et d'accéder à un nouveau type de contestation. Les « artistes » ont apporté quelques tendances, encore très mystifiées, vers le jeu, doublées d'un fatras idéologique ; les jeunes révoltés n'avaient pour eux que la violence de leur révolte. Dès la formation de leur organisation, les deux tendances sont restées distinctes ; la masse sans théorie s'est trouvée d'emblée sous la tutelle d'une mince couche de dirigeants suspects qui essaient de maintenir leur « pouvoir » par la sécrétion d'une idéologie provotarienne. Au lieu que la violence des « Blousons noirs » passe sur le plan des idées dans une tentative de dépassement de l'art, c'est le réformisme néo-artistique qui l'a emporté. Les *Provos* sont l'expression du dernier réformisme produit par le capitalisme moderne : celui de la vie quotidienne. Alors qu'il ne faut pas moins d'une révolution ininterrompue pour changer la vie, la hiérarchie Provo croit – comme Bernstein croyait transformer le capitalisme en socialisme par les réformes – qu'il suffit d'apporter quelques améliorations pour modifier la vie quotidienne. Les *Provos*, en optant pour le fragmentaire, finissent par accepter la totalité. Pour se donner une base, leurs dirigeants ont inventé la ridicule idéologie du Provotariat (salade artistico-politique innocemment composée avec des restes moisis d'une fête qu'ils n'ont pas connue), destinée, selon eux, à s'opposer à la prétendue passivité et à l'embourgeoisement du Proletariat, tarte à la crème de tous les crétiens du siècle. Parce qu'ils désespèrent de transformer la totalité, ils

désespèrent des forces qui, seules, portent l'espoir d'un dépassement possible. Le Prolétariat est le moteur de la société capitaliste, et donc son danger mortel : tout est fait pour le réprimer (partis, syndicats bureaucratiques, police, plus souvent que contre les Provos, colonisation de toute sa vie), car il est la seule force réellement menaçante. Les Provos n'ont rien compris de cela : ainsi, ils restent incapables de faire la critique du système de production, et donc prisonniers de tout le système. Et quand, dans une émeute ouvrière anti-syndicale, leur base s'est ralliée à la violence directe, les dirigeants étaient complètement dépassés par le mouvement et, dans leur affolement, ils n'ont rien trouvé de mieux à faire que de dénoncer les « excès » et en appeler au pacifisme, renonçant lamentablement à leur programme : provoquer les autorités pour en montrer le caractère répressif (et criant qu'ils étaient provoqués par la police). Et, pour comble, ils ont appelé, de la radio, les jeunes émeutiers à se laisser éduquer par les « Provos », c'est-à-dire par les dirigeants, qui ont largement montré que leur vague « anarchisme » n'est qu'un mensonge de plus. La base révoltée des Provos ne peut accéder à la critique révolutionnaire qu'en commençant par se révolter contre ses chefs, ce qui veut dire rallier les forces révolutionnaires objectives du Prolétariat et se débarrasser d'un Constant, l'artiste officiel de la Hollande Royale, ou d'un De Vries, parlementaire raté et admirateur de la police anglaise. Là, seulement, les Provos peuvent rejoindre la contestation moderne authentique qui a déjà une base réelle chez eux. S'ils veulent réellement transformer le monde, ils n'ont que faire de ceux qui veulent se contenter de le peindre en blanc.

En se révoltant contre leurs études, les étudiants américains ont immédiatement mis en question une société qui a besoin de telles études. De même que leur révolte (à Berkeley et ailleurs) contre la hiérarchie universitaire s'est d'emblée affirmée comme *révolte contre tout le système social basé sur la hiérarchie et la dictature de l'économie et de l'Etat*. En refusant d'intégrer les entreprises, auxquelles les destinaient

tout naturellement leurs études spécialisées, ils mettent profondément en question un système de production où toutes les activités et leur produit échappent totalement à leurs auteurs. Ainsi, à travers des tâtonnements et une confusion encore très importante, la jeunesse américaine en révolte en vient-elle à chercher, dans la « société d'abondance », une alternative révolutionnaire cohérente. Elle reste largement attachée aux deux aspects relativement accidentels de la crise américaine : les Noirs et le Viet-Nam ; et les petites organisations qui constituent « la Nouvelle Gauche » s'en ressentent lourdement. Si, dans leur forme, une authentique exigence de démocratie se fait sentir, la faiblesse de leur contenu subversif les fait retomber dans des contradictions dangereuses. L'hostilité à la politique traditionnelle des vieilles organisations est facilement récupérée par l'ignorance du monde politique, qui se traduit par un grand manque d'informations, et des illusions sur ce qui se passe effectivement dans le monde. L'hostilité *abstraite* à leur société les conduit à l'admiration ou à l'appui de ses ennemis les plus apparents : les bureaucraties dites socialistes, la Chine ou Cuba. Ainsi trouve-t-on dans un groupe comme « Resurgence Youth Movement », et en même temps une condamnation à mort de l'Etat et un éloge de la « Révolution Culturelle » menée par la bureaucratie la plus gigantesque des temps modernes : la Chine de Mao. De même que leur organisation semi-libertaire et non directive risque, à tout moment, par le manque manifeste de contenu, de retomber dans l'idéologie de la « dynamique des groupes » ou dans le monde fermé de la Secte. La consommation en masse de la drogue est l'expression d'une misère réelle et la protestation contre cette misère réelle : elle est la fallacieuse recherche de liberté dans un monde sans liberté, la critique religieuse d'un monde qui a lui-même dépassé la religion. Ce n'est pas par hasard qu'on la trouve surtout dans les milieux beatniks (cette droite des jeunes révoltés), foyers du refus idéologique et de l'acceptation des superstitions les plus fantastiques (Zen, spiritisme, mysticisme de la « New Church » et autres pourritures comme le Gandhisme ou l'Humanisme ...). A travers leur

recherche d'un programme révolutionnaire, les étudiants américains commettent la même erreur que les Provos et se proclament « la classe la plus exploitée de la société » ; ils doivent, dès à présent, comprendre qu'ils n'ont pas d'intérêts distincts de tous ceux qui subissent l'oppression généralisée et l'esclavage marchand.

A l'Est, le totalitarisme bureaucratique commence aussi à produire ses forces négatives. La révolte des jeunes y est particulièrement virulente, et n'est connue qu'à travers les dénonciations qu'en font les différents organes de l'appareil ou les mesures policières qu'il prend pour les contenir. Nous apprenons ainsi qu'une partie de la jeunesse ne « respecte » plus l'ordre moral et familial (tel qu'il existe sous sa forme bourgeoise la plus détestable), s'adonne à la « débauche », méprise le travail et n'obéit plus à la police du parti. Et, en U.R.S.S., on nomme un ministre expressément pour combattre le hooliganisme. Mais, parallèlement à cette révolte diffuse, une contestation plus élaborée tente de s'affirmer, et les groupes ou petites revues clandestines apparaissent et disparaissent selon les fluctuations de la répression policière. Le fait le plus important a été la publication par les jeunes Polonais Kuron et Modzelewski de leur « Lettre ouverte au Parti Ouvrier Polonais ». Dans ce texte, ils affirment expressément « la nécessité de l'abolition des rapports de production et des relations sociales actuelles » et voient qu'à cette fin « la révolution est inéluctable ». L'intelligentsia des pays de l'Est cherche actuellement à rendre conscientes et à formuler clairement les raisons de cette critique que les ouvriers ont concrétisée à Berlin-Est, à Varsovie et à Budapest, la critique prolétarienne du pouvoir de classe bureaucratique. Cette révolte souffre profondément du désavantage de poser d'emblée les problèmes réels, et leur solution. Si, dans les autres pays, le mouvement est possible, mais le but reste mystifié, dans les bureaucraties de l'Est, la contestation est sans illusion, et ses buts connus. Il s'agit pour elle d'inventer les formes de leur réalisation, de s'ouvrir le chemin qui y mène.

Quant à la révolte des jeunes Anglais, elle a trouvé sa première expression organisée dans le mouvement anti-atomique. Cette lutte partielle, ralliée autour du vague programme du *Comité des Cent* – qui a pu rassembler jusqu'à 300.000 manifestants – a accompli son plus beau geste au printemps 1963 avec le scandale R.S.G.-6<sup>14</sup>. Elle ne pouvait que retomber, faute de perspectives, récupérée par les débris de la politique traditionnelle et par les belles âmes pacifistes. L'archaïsme du contrôle dans la vie quotidienne, caractéristique de l'Angleterre, n'a pu résister à l'assaut du monde moderne, et la décomposition accélérée des valeurs séculaires engendre des tendances profondément révolutionnaires dans la critique de tous les aspects du mode de vie<sup>15</sup>. Il faut que les exigences de cette jeunesse rejoignent la résistance d'une classe ouvrière qui compte parmi les plus combattives du monde, celle des shop-stewards et des grèves sauvages, et la victoire de leurs luttes ne peut être recherchée que dans des perspectives communes. L'écroulement de la social-démocratie au pouvoir ne fait que donner une chance supplémentaire à leur rencontre. Les explosions qu'occasionnera une telle rencontre seront autrement plus formidables que tout ce qu'on a vu à Amsterdam. L'émeute provotarienne ne sera, devant elles, qu'un jeu d'enfants. De là seulement peut naître un véritable mouvement révolutionnaire, où les besoins pratiques auront trouvé leur réponse.

Le Japon est le seul parmi les pays industriellement avancés où cette fusion de la jeunesse étudiante et des ouvriers d'avant-garde soit déjà réalisée.

14. Où les partisans du mouvement anti-atomique ont découvert, rendu public et ensuite envahi des abris anti-atomiques ultra-secrets réservés aux membres du gouvernement.

15. On pense ici à l'excellente revue *Heatwave* dont l'évolution semble aller vers un radicalisme de plus en plus rigoureux. Adresse : 13, Redcliffe Rd, London, S.W. 10 Angleterre.

Zengakuren, la fameuse organisation des étudiants révolutionnaires et la Ligue des jeunes travailleurs marxistes sont les deux importantes organisations formées sur l'orientation commune de la Ligue Communiste Révolutionnaire<sup>16</sup>. Cette formation en est déjà à se poser le problème de l'organisation révolutionnaire. Elle combat simultanément, et sans illusions, le Capitalisme à l'Ouest et la Bureaucratie des pays dits socialistes. Elle groupe déjà quelques milliers d'étudiants et d'ouvriers organisés sur une base démocratique et anti-hiérarchique, sur la participation de tous les membres à toutes les activités de l'organisation. Ainsi les révolutionnaires japonais sont-ils les premiers dans le monde à mener déjà de grandes luttes organisées, se référant à un programme avancé, avec une large participation des masses. Sans arrêt, des milliers d'ouvriers et d'étudiants descendent dans la rue et affrontent violemment la police japonaise. Cependant, la L.C.R., bien qu'elle les combatte fermement, n'explique pas complètement et concrètement les deux systèmes. Elle cherche encore à définir précisément l'exploitation bureaucratique, de même qu'elle n'est pas encore arrivée à formuler explicitement les caractères du Capitalisme moderne, la critique de la vie quotidienne et la critique du spectacle. La Ligue Communiste Révolutionnaire reste fondamentalement une organisation politique d'avant-garde, héritière de la meilleure organisation prolétarienne classique. Elle est actuellement la plus importante formation révolutionnaire du monde, et doit être, d'ores et déjà, un des pôles de discussion et de rassemblement de la nouvelle critique révolutionnaire prolétarienne dans le monde.

16. KAIHOSHA c/o Dairyuso, 3 Nakanoekimae, Tokyo, Japon.

ZENGAKUREN Hirota Building 2-10 Kandajimbo cho, Chiyoda-Ku, Tokyo, Japon.

## Créer enfin la situation qui rende impossible tout retour en arrière

---

« Etre d'avant-garde, c'est marcher au pas de la réalité »<sup>17</sup>. La critique radicale du monde moderne doit avoir maintenant pour objet et pour objectif la *totalité*. Elle doit porter indissolublement sur son passé réel, sur ce qu'il est effectivement et sur les perspectives de sa transformation. C'est que, pour pouvoir dire toute la vérité du monde actuel et, *a fortiori*, pour formuler le projet de sa subversion totale, il faut être capable de *révéler* toute son *histoire cachée*, c'est-à-dire regarder d'une façon totalement démystifiée et fondamentalement critique, l'histoire de tout le mouvement révolutionnaire international, inaugurée voilà plus d'un siècle par le prolétariat des pays d'Occident, ses « échecs » et ses « victoires ». « Ce mouvement contre l'ensemble de l'organisation du vieux monde est depuis longtemps fini »<sup>18</sup> et *a échoué*. Sa dernière manifestation historique étant la défaite de la révolution prolétarienne en Espagne (à Barcelone, en mai 1937). Cependant, ses « échecs » officiels, comme ses « victoires » officielles, doivent être jugés à la lumière de leurs prolongements, et leurs vérités rétablies. Ainsi, nous pouvons affirmer qu'« il y a des défaites qui sont des victoires et des victoires plus honteuses que des défaites » (Karl Liebknecht à la veille de son assassinat). La première grande « défaite » du pouvoir prolétarien, la Commune de Paris, est en réalité sa première grande *victoire* car, pour la première fois, le

17. *Internationale Situationniste*, n° 8.

18. *Internationale Situationniste*, n° 7.

Prolétariat primitif a affirmé sa capacité historique de diriger d'une façon *libre* tous les aspects de la vie sociale. De même que sa première grande « victoire », la révolution bolchevik, n'est en définitive que sa défaite la plus lourde de conséquences. Le triomphe de l'ordre bolchevik coïncide avec le mouvement de contre-révolution internationale qui commença avec l'écrasement des Spartakistes par la « Social-démocratie » allemande. Leur triomphe commun était plus profond que leur opposition apparente, et cet ordre bolchevik n'était, en définitive, qu'un déguisement nouveau et une figure particulière de l'ordre ancien. Les résultats de la contre-révolution russe furent, à l'intérieur, l'établissement et le développement d'un nouveau mode d'exploitation, le *capitalisme bureaucratique d'Etat* et, à l'extérieur, la multiplication des sections de l'Internationale dite communiste, succursales destinées à le défendre et à répandre son modèle. Le capitalisme, sous ses différentes variantes bureaucratiques et bourgeoises, florissait de nouveau, sur les cadavres des marins de Kronstadt et des paysans d'Ukraine, des ouvriers de Berlin, Kiel, Turin, Shangai, et plus tard de Barcelone.

La III<sup>e</sup> Internationale, apparemment créée par les Bolcheviks pour lutter contre les débris de la social-démocratie réformiste de la II<sup>e</sup> Internationale, et grouper l'avant-garde prolétarienne dans les « partis communistes révolutionnaires », était trop liée à ses créateurs et à leurs intérêts pour pouvoir réaliser, où que ce soit, la *véritable révolution socialiste*. En fait la II<sup>e</sup> Internationale était la vérité de la III<sup>e</sup>. Très tôt, le modèle russe s'imposa aux organisations ouvrières d'Occident, et leurs évolutions furent une seule et même chose. A la dictature totalitaire de la Bureaucratie, nouvelle classe dirigeante, sur le prolétariat russe, correspondait au sein de ces organisations la domination d'une couche de bureaucrates politiques et syndicaux sur la grande masse des ouvriers, dont les intérêts sont devenus franchement contradictoires avec les siens. Le monstre stalinien hantait la conscience ouvrière, tandis que le Capitalisme, en voie de

bureaucratization et de surdéveloppement, résolvait ses crises internes et affirmait tout fièrement sa nouvelle victoire, qu'il prétend permanente. Une même forme sociale, apparemment divergente et variée, s'empare du monde, et les principes du *vieux monde* continuent à gouverner notre *monde moderne*. Les morts hantent encore les cerveaux des vivants.

Au sein de ce monde, des organisations prétendument révolutionnaires ne font que le combattre apparemment, sur son terrain propre, à travers les plus grandes mystifications. Toutes se réclament d'*idéologies* plus ou moins pétrifiées, et ne font en définitive que participer à la consolidation de l'ordre dominant. Les syndicats et les partis politiques forgés par la classe ouvrière pour sa propre émancipation sont devenus de simples régulateurs du système, propriété privée de dirigeants qui travaillent à leur émancipation particulière et trouvent un statut dans la classe dirigeante d'une société qu'ils ne pensent jamais mettre en question. Le programme réel de ces syndicats et partis ne fait que reprendre platement la phraséologie « révolutionnaire » et appliquer en fait les mots d'ordre du *réformisme* le plus édulcoré, puisque le capitalisme lui-même se fait officiellement réformiste. Là où ils ont pu prendre le pouvoir – dans des pays plus arriérés que la Russie – ce n'était que pour reproduire le modèle stalinien du totalitarisme contre-révolutionnaire<sup>19</sup>. Ailleurs, ils sont le complément statique<sup>20</sup> et nécessaire à l'auto-régulation du Capitalisme bureaucraté ; la contradiction indispensable au maintien de son humanisme policier. D'autre part, ils restent, vis-à-vis des masses ouvrières, les

19. Leur réalisation effective, c'est tendre à industrialiser le pays par la classique accumulation primitive aux dépens de la paysannerie, accélérée par la terreur bureaucratique.

20. Depuis 45 ans, en France, le parti dit Communiste n'a pas fait un pas vers la prise du pouvoir, il en est de même dans tous les pays avancés où n'est pas venue l'Armée dite rouge.

garants indéfectibles et les défenseurs inconditionnels de la contre-révolution bureaucratique, les instruments dociles de sa politique étrangère. Dans un monde fondamentalement mensonger, ils sont les porteurs du mensonge le plus radical, et travaillent à la pérennité de la dictature universelle de l'Economie et de l'Etat. Comme l'affirment les situationnistes, « un modèle social universellement dominant, qui tend à l'autorégulation totalitaire, n'est qu'apparemment combattu par de fausses contestations posées en permanence sur son propre terrain, illusions qui, au contraire, renforcent ce modèle. Le pseudo-socialisme bureaucratique n'est que le plus grandiose de ces déguisements du vieux monde hiérarchique du travail aliéné »<sup>21</sup>. Le syndicalisme étudiant n'est dans tout cela que la caricature d'une caricature, la répétition burlesque et inutile d'un syndicalisme dégénéré.

La dénonciation théorique et pratique du stalinisme sous toutes ses formes doit être la banalité de base de toutes les futures organisations révolutionnaires. Il est clair qu'en France, par exemple, où le retard économique recule encore la conscience de la crise, le mouvement révolutionnaire ne pourra renaître que sur les ruines du stalinisme anéanti. La destruction du stalinisme doit devenir le *delenda Carthago* de la dernière révolution de la préhistoire.

Celle-ci doit elle-même rompre, *définitivement*, avec sa propre préhistoire, et tirer toute sa poésie de l'avenir. Les « Bolcheviks ressuscités » qui jouent la farce du « militantisme » dans les différents groupuscules gauchistes sont des relents du passé, et en aucune manière n'annoncent l'avenir. Epaves du grand naufrage de la « révolution trahie », ils se présentent comme les fidèles tenants de l'orthodoxie bolchevik : la défense de l'U.R.S.S. est leur indépassable fidélité et leur scandaleuse démission.

21. Les luttes de classes en Algérie, *Internationale Situationniste*, n° 10.

Ils ne peuvent plus entretenir d'illusions que dans les fameux pays sous-développés<sup>22</sup> où ils entérinent eux-mêmes le sous-développement théorique. De *Partisans* (organe des stalino-trotskismes réconciliés) à toutes les tendances et demi-tendances qui se disputent « Trotsky » à l'intérieur et à l'extérieur de la IV<sup>e</sup> Internationale, règne une même *idéologie* révolutionnariste, et une même incapacité pratique et théorique de comprendre les problèmes du monde moderne. Quarante années d'histoire contre-révolutionnaire les séparent de la Révolution. Ils ont tort parce qu'ils ne sont plus en 1920 et, en 1920, ils avaient déjà tort. La dissolution du groupe « ultra-gauchiste » Socialisme ou Barbarie après sa division en deux fractions, « moderniste cardaniste » et « vieux marxiste » (de Pouvoir Ouvrier), prouve, s'il en était besoin, qu'il ne peut y avoir de révolution hors du moderne, ni de pensée moderne hors de la critique révolutionnaire à réinventer<sup>23</sup>. Elle est significative en ce sens que toute séparation entre ces deux aspects retombe inévitablement soit dans le musée de la Préhistoire révolutionnaire achevée, soit dans la modernité du pouvoir, c'est-à-dire dans la contre-révolution dominante : *Voix ouvrière* ou *Arguments*.

Quant aux divers groupuscules « anarchistes », ensemble prisonniers de cette appellation, ils ne possèdent rien d'autre que cette idéologie réduite à une simple étiquette. L'incroyable *Monde Libertaire*, évidemment rédigé par des *étudiants*, atteint le degré le plus fantastique de la confusion et de la bêtise. Ces gens-là *tolèrent effectivement tout*, puisqu'ils se tolèrent les uns les autres.

La société dominante, qui se flatte de sa modernisation permanente, doit maintenant trouver à qui parler, c'est-à-dire à la négation

22. Sur leur rôle en Algérie, cf. Les luttes de classes en Algérie, *Internationale Situationniste*, n° 10.

23. *Internationale Situationniste*, n° 9.

modernisée qu'elle produit elle-même <sup>24</sup> : « Laissons maintenant aux morts le soin d'enterrer leurs morts et de les pleurer ». Les démythifications pratiques du mouvement historique débarrassent la conscience révolutionnaire des fantômes qui la hantaient ; la révolution de la vie quotidienne se trouve face à face avec les tâches immenses qu'elle doit accomplir. La révolution, comme la vie qu'elle annonce, est à réinventer. Si le projet révolutionnaire reste fondamentalement le même : l'abolition de la société de classes, c'est que, nulle part, les conditions dans lesquelles il se forme n'ont été radicalement transformées. Il s'agit de le reprendre avec un radicalisme et une cohérence accrus par l'expérience de la faillite de ses anciens porteurs, afin d'éviter que sa réalisation fragmentaire n'entraîne une nouvelle division de la société.

La lutte entre le pouvoir et le nouveau prolétariat ne pouvant se faire que sur la *totalité*, le futur mouvement révolutionnaire doit abolir, en son sein, tout ce qui tend à reproduire les produits aliénés du *système marchand* <sup>25</sup> : il doit en être, en même temps, la critique vivante et la négation qui porte en elle tous les éléments du *dépassement* possible. Comme l'a bien vu Lukács (mais pour l'appliquer à un objet qui n'en était pas digne : le parti bolchevik), l'organisation révolutionnaire est cette médiation nécessaire entre la théorie et la pratique, entre l'homme et l'histoire, entre la masse des travailleurs et le prolétariat *constitué en classe*. Les tendances et divergences « théoriques » doivent immédiatement se transformer en question d'organisation si elles veulent montrer la voie de leur réalisation. La question de l'organisation sera le jugement dernier du nouveau mouvement révolutionnaire, le tribunal devant lequel sera jugée la cohérence de son projet essentiel : *la réalisation internationale du*

24. *Adresse aux révolutionnaires...*, *Internationale Situationniste*, n° 10.

25. Défini par la prédominance du travail-marchandise.

*pouvoir absolu des Conseils Ouvriers*, tel qu'il a été esquissé par l'expérience des révolutions prolétariennes de ce siècle. Une telle organisation doit mettre en avant la critique radicale de tout ce qui fonde la société qu'elle combat, à savoir : la production marchande, l'*idéologie* sous tous ses déguisements, l'Etat et les scissions qu'il impose.

La scission entre théorie et pratique a été le roc contre lequel a buté le vieux mouvement révolutionnaire. Seuls, les plus hauts moments des luttes prolétariennes ont dépassé cette scission pour retrouver leur *vérité*. Aucune organisation n'a encore *sauté* ce Rhodus. L'*idéologie*, si « révolutionnaire » qu'elle puisse être, est toujours au service des maîtres, le *signal d'alarme* qui désigne l'ennemi déguisé. C'est pourquoi la critique de l'idéologie doit être, en dernière analyse, le problème central de l'organisation révolutionnaire. Seul, le monde aliéné produit le mensonge, et celui-ci ne saurait réapparaître à l'intérieur de ce qui prétend porter la *vérité sociale*, sans que cette organisation ne se transforme elle-même en un mensonge de plus dans un monde fondamentalement mensonger.

L'organisation révolutionnaire qui projette de réaliser le pouvoir absolu des Conseils Ouvriers doit être le milieu où s'esquissent tous les aspects positifs de ce pouvoir. Aussi doit-elle mener une lutte à mort contre la théorie léniniste de l'organisation. La révolution de 1905 et l'organisation spontanée des travailleurs russes en Soviets était déjà une critique en actes<sup>26</sup> de cette théorie néfaste. Mais le mouvement bolchevik persistait à croire que la spontanéité ouvrière ne pouvait dépasser la conscience « trade-unioniste » : ce qui revenait à décapiter le prolétariat pour permettre au parti de prendre la « tête » de la Révolution. On ne peut contester, aussi impitoyablement que l'a fait Lénine, la capacité historique du prolétariat de s'émanciper par lui-même, sans contester sa

26. Après la critique théorique menée par Rosa Luxemburg.

capacité de gérer totalement la société future. Dans une telle perspective, le slogan « tout le pouvoir aux Soviets » ne signifiait rien d'autre que la conquête des Soviets par le Parti, l'instauration de l'Etat du parti à la place de « l'Etat » dépérissant du prolétariat en armes.

C'est pourtant ce slogan qu'il faut reprendre radicalement et en le débarrassant des arrières-pensées bolcheviks. Le prolétariat ne peut s'adonner au *jeu* de la révolution que pour gagner *tout* un monde, autrement il n'est rien. La forme unique de son pouvoir, l'*autogestion généralisée*, ne peut être partagée avec aucune autre force. Parce qu'il est la dissolution effective de tous les pouvoirs, il ne saurait tolérer aucune limitation (géographique ou autre) ; les compromis qu'il accepte se transforment immédiatement en compromissions, en démission. « L'autogestion doit être à la fois le moyen et la fin de la lutte actuelle. Elle est non seulement l'enjeu de la lutte, mais sa forme adéquate. Elle est pour elle-même la matière qu'elle travaille et sa propre présupposition » <sup>27</sup>.

La critique unitaire du monde est la garantie de la cohérence et de la vérité de l'organisation révolutionnaire. Tolérer l'existence des systèmes d'oppression (parce qu'ils portent la défroque « révolutionnaire », par exemple), dans un point du monde, c'est reconnaître la légitimité de l'oppression. De même, si elle tolère l'aliénation dans un domaine de la vie sociale, elle reconnaît la fatalité de toutes les réifications. Il ne suffit pas d'être pour le pouvoir abstrait des Conseils Ouvriers, mais il faut en montrer la signification concrète : la suppression de la production marchande et donc du prolétariat. La *logique de la marchandise* est la rationalité première et ultime des sociétés actuelles, elle est la base de l'autorégulation totalitaire de ces sociétés comparables à des puzzles dont les pièces, si dissemblables en apparence, sont en fait équivalentes.

27. Les luttes de classes en Algérie, *Internationale Situationniste*, n° 10.

La réification marchande est l'obstacle *essentiel* à une émancipation totale, à la construction libre de la vie. Dans le monde de la production marchande, la praxis ne se poursuit pas en fonction d'une fin déterminée de façon autonome, mais sous les directives de puissances extérieures. Et si les lois économiques semblent devenir des lois naturelles d'une espèce particulière, c'est que leur puissance repose *uniquement* sur « l'absence de conscience de ceux qui y ont part ».

Le principe de la production marchande, c'est la perte de soi dans la création chaotique et inconsciente d'un monde qui échappe totalement à ses créateurs. Le noyau radicalement révolutionnaire de l'autogestion généralisée, c'est, au contraire, la direction consciente par tous de l'ensemble de la vie. L'autogestion de l'aliénation marchande ne ferait de tous les hommes que les programmeurs de leur propre survie : c'est la quadrature du cercle. La tâche des Conseils Ouvriers ne sera donc pas l'autogestion du monde existant, mais sa transformation qualitative ininterrompue : le dépassement concret de la marchandise (en tant que gigantesque détour de la production de l'homme par lui-même).

Ce dépassement implique naturellement la suppression du *travail* et son remplacement par un nouveau type d'activité libre, donc l'abolition d'une des scissions fondamentales de la société moderne, entre un travail de plus en plus réifié et des loisirs consommés passivement. Des groupuscules aujourd'hui en liquéfaction<sup>28</sup> comme S. ou B. ou P.O., pourtant ralliés sur le mot d'ordre moderne du Pouvoir Ouvrier, continuent à suivre, sur ce point central, le vieux mouvement ouvrier sur la voie du réformisme du travail et de son « humanisation ». C'est au travail lui-même qu'il faut s'en prendre. Loin d'être une

28. Socialisme ou Barbarie, Pouvoir Ouvrier, etc. Un groupe comme I.C.O., au contraire, en s'interdisant toute organisation et une théorie cohérente, est condamné à l'inexistence.

« utopie », sa suppression est la condition première du dépassement effectif de la société marchande, de l'abolition – dans la vie quotidienne de chacun – de la séparation entre le « temps libre » et le « temps de travail », secteurs complémentaires d'une vie aliénée, où se projette indéfiniment la contradiction interne de la marchandise entre valeur d'usage et valeur d'échange. Et c'est seulement au-delà de cette opposition que les hommes pourront faire de leur activité vitale un objet de leur volonté et de leur conscience, et se contempler eux-mêmes dans un monde qu'ils ont eux-mêmes créé. La démocratie des Conseils Ouvriers est l'énigme résolue de toutes les scissions actuelles. Elle rend « impossible tout ce qui existe en dehors des individus ».

La domination consciente de l'histoire par les hommes qui la font, voilà tout le projet révolutionnaire. L'histoire moderne, comme toute l'histoire passée, est le produit de la praxis sociale, le résultat – inconscient – de toutes les activités humaines. A l'époque de sa domination totalitaire, le capitalisme a produit sa nouvelle religion : *le spectacle*. Le *spectacle* est la réalisation terrestre de l'*idéologie*. Jamais le monde n'a si bien marché sur la tête. « Et comme la "critique de la religion", la critique du spectacle est aujourd'hui la condition première de toute critique »<sup>29</sup>.

C'est que le problème de la *révolution* est historiquement posé à l'humanité. L'accumulation de plus en plus grandiose des moyens matériels et techniques n'a d'égale que l'insatisfaction de plus en plus profonde de tous. La bourgeoisie et son héritière à l'Est, la bureaucratie, ne peuvent avoir le mode d'emploi de ce surdéveloppement qui sera la base de la *poésie* de l'avenir, justement parce qu'elles travaillent, toutes les deux, au *maintien d'un ordre ancien*. Elles ont tout au plus le secret de son usage policier. Elles ne font qu'accumuler

29. *Internationale Situationniste*, n° 9.

le *Capital* et donc le *prolétariat* ; est *prolétaire* celui qui n'a aucun pouvoir sur l'emploi de sa vie, et qui le sait. La chance historique du nouveau prolétariat est d'être le seul héritier conséquent de la richesse sans valeur du *monde bourgeois*, à transformer et à *dépasser* dans le sens de l'homme total poursuivant l'appropriation totale de la nature et de sa propre nature. Cette réalisation de la *nature* de l'homme ne peut avoir de sens que par la satisfaction sans bornes et la multiplication infinie des *désirs réels* que le *spectacle* refoule dans les zones lointaines de l'inconscient révolutionnaire, et qu'il n'est capable de réaliser que fantastiquement dans le délire onirique de sa publicité. C'est que la réalisation effective des désirs réels, c'est-à-dire l'abolition de tous les pseudo-besoins et désirs que le système crée quotidiennement pour perpétuer son pouvoir, ne peut se faire sans la suppression du spectacle marchand et son dépassement positif.

L'histoire moderne ne peut être libérée, et ses acquisitions innombrables librement utilisées, que par les forces qu'elle refoule : les travailleurs sans pouvoir sur les conditions, le sens et le produit de leurs activités. Comme le prolétariat était déjà, au XIX<sup>e</sup> siècle, l'héritier de la philosophie, il est en plus devenu l'héritier de l'art moderne et de la première critique consciente de la vie quotidienne. Il ne peut se supprimer sans réaliser, en même temps, l'art et la philosophie. Transformer le monde et changer la vie sont pour lui une seule et même chose, les mots d'ordre inséparables qui accompagneront sa suppression en tant que classe, la dissolution de la société présente en tant que règne de la nécessité, et l'accession enfin possible au règne de la liberté. La critique radicale et la reconstruction libre de toutes les conduites et valeurs imposées par la réalité aliénée sont son programme maximum, et la créativité libérée dans la construction de tous les moments et événements de la vie est la seule *poésie* qu'il pourra reconnaître, la poésie faite par tous, le commencement de la fête révolutionnaire. Les révolutions prolétariennes seront des *fêtes* ou ne seront pas, car la vie qu'elles annoncent sera elle-même créée sous le

signe de la fête. Le *jeu* est la rationalité ultime de cette fête, vivre sans temps mort et jouir sans entraves sont les seules règles qu'il pourra reconnaître.



**NOS BUTS ET NOS MÉTHODES  
DANS LE SCANDALE DE STRASBOURG\***

\*. Extrait de la revue *Internationale Situationniste* n° 11 (octobre 1967).



Les diverses manifestations de stupeur et d'indignation qui ont fait écho à la brochure situationniste *De la misère en milieu étudiant*, publiée aux frais de la section strasbourgeoise de l'Union Nationale des Étudiants de France, si elles ont eu l'effet opportun de faire lire assez largement les thèses contenues dans la brochure même, ne pouvaient manquer d'accumuler les contresens dans l'exposé et le commentaire de ce qui a été l'activité de l'I.S. en la circonstance. En face des illusions de tous genres entretenues par des journaux, des autorités universitaires, et même un certain nombre d'étudiants irréflechis, nous allons maintenant préciser ici quelles ont été exactement les conditions de notre intervention, et rappeler quels buts nous poursuivions par les moyens qui nous ont paru y correspondre.

Plus erronée même que les exagérations de la presse, ou de certains avocats adverses, sur l'ampleur des sommes que l'I.S. aurait saisi l'occasion de piller dans les caisses du malheureux syndicat d'étudiants, se trouve être cette information aberrante, dont les récits journalistiques ont fréquemment fait état, selon laquelle l'I.S. aurait pu s'abaisser à faire campagne devant les étudiants de Strasbourg, pour les persuader de la validité de ses perspectives, et pour faire élire un bureau sur un tel programme. Pas davantage, nous n'avons entrepris le moindre noyautage de l'U.N.E.F., en y glissant secrètement des partisans. Il suffit de nous lire pour comprendre que tels ne peuvent être nos champs d'intérêt, ni nos méthodes. En fait, quelques étudiants de Strasbourg vinrent nous trouver, pendant l'été de 1966, et nous firent savoir que six de leurs amis – et non eux-mêmes – venaient d'être élus comme direction de l'Association étudiante locale (A.F.G.E.S.), sans programme d'aucune sorte, et en dépit du fait qu'ils étaient notoirement connus dans l'U.N.E.F. comme des extrémistes en désaccord complet avec toutes les variantes de sa décomposition, et même

résolus à tout casser. Leur élection, au reste tout à fait régulière, manifestait donc à l'évidence et le désintérêt absolu de la base, et l'aveu d'impuissance définitive de ce qui restait de bureaucrates dans cette organisation. Ceux-ci calculaient sans doute que le bureau « extrémiste » ne saurait pas trouver une quelconque expression de ses intentions négatives. C'était inversement la crainte des étudiants qui vinrent alors nous trouver ; et c'est principalement pour ce motif qu'eux-mêmes n'avaient pas cru devoir personnellement figurer dans cette « direction » : car seul un coup d'une certaine ampleur, et non quelque justification humoristique, pouvait sauver ses membres de l'air de compromission que comporte immédiatement un si pauvre rôle. Pour achever la complexité du problème, alors que les étudiants qui nous parlaient connaissaient les positions de l'I.S., et déclaraient les approuver en général, ceux qui étaient membres du bureau les ignoraient plutôt, mais comptaient principalement sur nos interlocuteurs pour définir au mieux l'activité qui pourrait correspondre à leur bonne volonté subversive.

A ce stade, nous nous sommes bornés à conseiller la rédaction et la publication, par eux tous, d'un texte de critique générale du mouvement étudiant et de la société, un tel travail comportant au moins pour eux l'utilité de leur faire clarifier en commun ce qui leur restait confus. Nous soulignâmes en outre que le fait de disposer d'argent et de crédit était le point essentiel utilisable de la dérisoire autorité qui leur avait été si imprudemment laissée ; et qu'un emploi non-conformiste de ces ressources aurait à coup sûr l'avantage de choquer beaucoup de monde, et par là de faire mieux voir ce qu'ils pourraient mettre de non-conformiste dans le contenu. Ces camarades approuvèrent nos avis. Dans le développement de ce projet, ils restèrent en contact avec l'I.S., particulièrement par l'intermédiaire de Mustapha Khayati.

La discussion et les premières ébauches de rédaction entreprises collectivement par ceux qui nous avaient rencontrés et les membres du bureau de l'A.F.G.E.S. – tous résolus à mener à bonne fin cette affaire – apportèrent au plan une importante modification. Tous se montraient d'accord sur le fond de la critique à produire, et précisément sur les

grandes lignes telles que Khayati avait pu les évoquer, mais se découvrirent incapables d'aboutir à une formulation satisfaisante, surtout dans le bref délai que leur imposait la date de la rentrée universitaire. Cette incapacité ne doit pas être considérée comme la conséquence d'un grave manque de talent, ou de l'inexpérience, mais tout simplement était produite par l'extrême *hétérogénéité* de ce groupe, dans le bureau et à côté du bureau. Leur rassemblement préalable sur la base d'accord le plus vague les rendait très peu aptes à rédiger ensemble l'expression d'une théorie qu'ils n'avaient pas réellement reconnue ensemble. Des oppositions et méfiances personnelles apparaissaient en outre entre eux à mesure que le projet prenait de l'ampleur ; le ralliement à la variante la plus large et la plus sérieuse qu'il serait possible de concevoir pour ce coup constituant d'ailleurs leur seule réelle volonté commune. Dans de telles conditions, Mustapha Khayati se trouva conduit à assumer presque seul l'essentiel de la rédaction du texte, qui fut à mesure discuté et approuvé dans ce groupe d'étudiants à Strasbourg, et aussi par les situationnistes à Paris – ces derniers étant seuls à y introduire des adjonctions tant soit peu notables, en nombre du reste limité.

Diverses mesures préliminaires annoncèrent la parution de la brochure. Le 26 octobre, le cybernéticien Moles (cf. *I.S.* 9, page 44), enfin parvenu à une chaire de psycho-sociologie pour s'y adonner à la programmation des jeunes cadres, en fut chassé dès les premières minutes de son cours inaugural par les tomates que lui lançaient une douzaine d'étudiants (le même traitement a été appliqué à Moles, en mars, au Musée des Arts Décoratifs de Paris, où ce robot conforme devait discourir sur le contrôle des populations par les méthodes de l'urbanisme ; cette dernière réfutation lui était portée par une trentaine de jeunes anarchistes, appartenant à des groupes qui veulent ramener la critique révolutionnaire dans toutes les questions modernes). Peu après ce cours inaugural, certainement aussi insolite que Moles lui-même dans les annales de l'Université, l'A.F.G.E.S. entreprit l'affichage, en guise de publicité pour la brochure, d'un *comics* réalisé par André Bertrand, *Le retour de la colonne Durruti*, document qui avait le mérite d'exposer dans les termes les plus nets ce que ses camarades

pensaient faire de leurs fonctions : « La crise générale des vieux appareils syndicaux, des bureaucraties gauchistes, se faisait sentir partout et principalement chez les étudiants, où l'activisme n'avait depuis longtemps plus d'autre ressort que le dévouement le plus sordide aux idéologies défraîchies et l'ambition la moins réaliste. Le dernier carré de professionnels qui élut nos héros n'avait même pas l'excuse d'une mystification. Ils placèrent leur espoir d'un renouveau dans un groupe qui ne cachait pas ses intentions de saborder au plus vite et pour le mieux tout ce militantisme archaïque ».

La brochure fut distribuée à brûle-pourpoint aux personnalités officielles, lors de la rentrée solennelle de l'Université ; simultanément le bureau de l'A.F.G.E.S. faisait savoir que son seul programme « étudiant » était la dissolution immédiate de cette association, et convoquait une assemblée générale extraordinaire pour voter là-dessus. On sait que la perspective horrifia aussitôt beaucoup de gens. « Ce serait la première manifestation concrète d'une révolte qui vise tout bonnement à détruire la société », écrivait un journal local (*Dernières Nouvelles*, 4-12-66). Et *L'Aurore* du 26 novembre : « L'Internationale situationniste, organisation qui compte quelques adhérents dans les principales capitales d'Europe. Ces anarchistes se prétendent révolutionnaires et veulent "prendre le pouvoir". Le prendre non pour le conserver, mais pour semer le désordre et détruire même leur propre autorité ». Et même, à Turin, la *Gazetta del Popolo* du même jour manifestait des inquiétudes démesurées : « Il s'agirait toutefois de considérer si d'éventuelles mesures de représailles... ne risqueraient pas d'entraîner des désordres... A Paris et dans d'autres villes universitaires de France, l'Internationale situationniste, électrisée par le triomphe obtenu par ses adeptes à Strasbourg, s'apprête à déclencher une offensive de grand style pour s'assurer le contrôle des organismes étudiants ». A ce moment il nous fallait prendre garde à un nouveau facteur décisif : les situationnistes devaient se défendre d'une *récupération* dans l'actualité journalistique ou la mode intellectuelle. La brochure s'était finalement transformée en un texte de l'I.S. ; nous n'avions pas cru devoir refuser d'aider ces camarades dans leur volonté de porter un coup contre le système, et cette aide n'avait

malheureusement *pas pu être moindre*. Cet engagement de l'I.S. nous donnait pour la durée de l'opération une fonction de direction *de facto*, que nous ne voulions en aucun cas prolonger au-delà de cette action commune limitée : peu nous importe, comme tout le monde peut s'en douter, le lamentable *milieu étudiant*. Nous avons seulement à agir, dans ce cas comme toujours, pour faire réapparaître, par la pratique sans concessions qui est son support exclusif, la nouvelle critique sociale qui se constitue présentement. C'est le caractère inorganisé du groupe d'étudiants de Strasbourg qui, à la fois, avait créé la nécessité de l'intervention situationniste directe, et avait empêché même la réalisation d'un dialogue ordonné, qui seul eût pu garantir un minimum d'égalité dans la décision. Le débat qui définit normalement une action commune entre des groupes indépendants n'avait guère de réalité dans le cas d'un agglomérat d'individus qui montraient toujours plus qu'ils étaient réunis dans l'approbation de l'I.S., et séparés à tous autres propos.

Il va de soi qu'une telle carence ne constituait aucunement à nos yeux une recommandation pour *l'ensemble* de ce groupe d'étudiants, dans la mesure où il paraissait vouloir plus ou moins s'intégrer à l'I.S., en quelque sorte pour faire l'économie de sa propre affirmation. Le manque d'homogénéité des Strasbourgeois avait eu aussi l'occasion d'apparaître à un degré que nous n'avions pu prévoir, sur une question inattendue : plusieurs avaient soudainement hésité devant la distribution brutale du texte dans la cérémonie de la rentrée de l'Université. Khayati avait dû montrer aux personnes concernées qu'on ne doit pas essayer de faire les scandales à moitié, ni espérer au milieu d'un acte de ce genre que l'on pourrait être moins compromis, quand on a déjà choisi de l'être, en n'étendant pas trop loin la résonnance du coup – et qu'au contraire le succès d'un scandale est la seule sauvegarde relative de ceux qui l'ont sciemment déclenché. Plus inacceptable encore que l'hésitation tardive sur un point de tactique aussi sommaire, nous paraissait l'éventualité dans laquelle certains de ces individus si peu sûrs les uns des autres en viendraient à faire des déclarations en notre nom. Mustapha Khayati fut alors chargé par l'I.S. de faire préciser par les membres du bureau de l'A.F.G.E.S. qu'aucun d'eux

n'était situationniste. Ce qu'ils firent par leur communiqué du 29 novembre : « Aucun des membres de notre bureau ne fait partie de l'Internationale Situationniste, mouvement qui publie depuis quelque temps la revue du même nom, mais nous nous sommes proclamés entièrement solidaires de ses analyses et perspectives ». Sur la base de cette *autonomie* affirmée, l'I.S. adressa alors une lettre à André Schneider, président de l'A.F.G.E.S., et à Vayr-Piova, vice-président, pour affirmer sa solidarité complète avec ce qu'ils avaient fait. Cette solidarité de l'I.S. a été toujours maintenue depuis, tant par notre refus immédiat du dialogue avec ceux qui essayèrent de nous approcher tout en proclamant une certaine hostilité envieuse envers les responsables du bureau (voire en ayant la sottise de dénoncer leur action auprès de l'I.S. comme étant de nature « spectaculaire » !), que par l'aide financière et le soutien public devant la répression subséquente (cf. au début d'avril une déclaration signée par 79 étudiants de Strasbourg qui se solidarisaient avec Vayr-Piova, alors exclu de l'Université, sanction qui fut rapportée quelques mois après). Schneider et Vayr-Piova gardèrent devant les sanctions et les menaces une attitude très ferme ; cependant cette fermeté ne se retrouva pas au même degré dans leur attitude vis-à-vis de l'I.S.

La répression judiciaire aussitôt entamée à Strasbourg – qui s'est poursuivie depuis par une série, encore ouverte, de procès qui confirment ce début –, se concentra sur une prétendue illégalité du bureau de l'A.F.G.E.S., soudainement considéré, depuis la publication de la brochure situationniste, comme un « comité de fait » usurpant la représentation syndicale des étudiants. Cette répression était d'autant plus nécessaire que l'union sacrée des bourgeois, des staliniens et des curés, réalisée contre l'A.F.G.E.S., disposait visiblement parmi les 18 000 étudiants de la ville, d'une « force » encore moins considérable que celle du bureau. Elle s'ouvrit par l'ordonnance du tribunal des référés en date du 13 décembre, qui mettait sous séquestre les locaux et la gestion de l'Association, et interdisait l'assemblée générale convoquée par le bureau pour le 16, dans le but d'y faire voter la dissolution de l'A.F.G.E.S. Ce jugement, qui reconnaissait implicitement (mais à tort) qu'une majorité des étudiants

que l'on empêchait ainsi de voter risquait d'approuver la politique du bureau, en gelant l'évolution des événements, entraîna pour nos camarades – dont la seule perspective était de liquider sans délai leur propre position dirigeante – l'obligation de prolonger leur résistance jusqu'à la fin de janvier. La meilleure pratique du bureau, jusque-là, avait été le traitement qu'il réserva à une quantité de journalistes accourus pour solliciter des interviews : refus du plus grand nombre, boycott insultant de ceux qui représentaient les pires institutions (Télévision française, *Planète*) ; ainsi une partie de la presse put-elle être amenée à donner une version plus exacte du scandale, et à reproduire moins infidèlement les communiqués de l'A.F.G.E.S. Puisqu'on en était aux mesures administratives, et puisque le bureau *in paribus* de l'A.F.G.E.S. avait conservé le contrôle de la section locale de la Mutuelle Nationale des Étudiants, il riposta en décidant le 11 janvier, et en exécutant cette décision dès le lendemain, la fermeture du « Bureau d'aide psychologique universitaire » qui en dépendait, « considérant que les B.A.P.U. sont la réalisation en milieu étudiant du contrôle policier d'une psychiatrie répressive, dont la claire fonction est de maintenir ... la passivité de toutes les catégories d'exploités ... considérant que l'existence d'un B.A.P.U. à Strasbourg est une honte et une menace pour tous les étudiants de cette université qui sont résolus à penser librement ». A l'échelon national l'U.N.E.F., que la révolte de sa section strasbourgeoise – jusque là considérée comme exemplaire – obligeait à reconnaître sa faillite générale, sans évidemment aller jusqu'à défendre les vieilles illusions de liberté syndicale qui étaient si franchement refusées à ses opposants par les autorités, ne pouvait tout de même reconnaître l'exclusion judiciaire du bureau de Strasbourg. A l'assemblée générale de l'Union Nationale, tenue à Paris le 14 janvier, vint donc une délégation de Strasbourg qui, dès l'ouverture de la séance, exigea le vote préalable de sa *motion de dissolution de toute l'U.N.E.F.*, « considérant que l'affirmation de l'U.N.E.F. en tant que syndicat réunissant l'avant-garde de la jeunesse (Charte de Grenoble, 1946) coïncide avec une période où le syndicalisme ouvrier était depuis longtemps vaincu et devenu un appareil d'auto-régulation du capitalisme moderne travaillant à l'intégration de la classe

ouvrière au système marchand ... considérant que la prétention avant-gardiste de l'U.N.E.F. est démentie à tout moment par ses mots d'ordre et sa pratique sous-réformistes ... considérant que le syndicalisme étudiant est une pure et simple imposture et qu'il est urgent d'y mettre fin ». Cette motion se concluait en appelant « tous les étudiants révolutionnaires du monde ... à préparer avec tous les exploités de leurs pays une lutte impitoyable contre tous les aspects du vieux monde, en vue de contribuer à l'avènement du pouvoir international des Conseils Ouvriers ». Deux associations seulement, celle de Nantes et celle des « Étudiants en maisons de repos », ayant voté avec Strasbourg pour que ce préalable fût posé avant l'audition du rapport de gestion de la direction nationale (il faut noter pourtant que, dans les semaines précédentes, les jeunes bureaucrates de l'U.N.E.F. avaient réussi à renverser deux autres bureaux d'association spontanément favorables à la position de l'A.F.G.E.S., à Bordeaux et à Clermont-Ferrand), la délégation de Strasbourg quitta aussitôt un débat où elle n'avait rien d'autre à dire.

La sortie finale du bureau de l'A.F.G.E.S. ne devait cependant pas être aussi digne. A ce moment, trois situationnistes se trouvèrent exclus, pour avoir commis en équipe – et pour s'être trouvés contraints d'avouer devant l'I.S. – plusieurs mensonges calomnieux dirigés contre Khayati, qu'ils comptaient, par ce beau détour, faire lui-même exclure (cf. le tract de l'I.S. en date du 22 janvier : *Attention ! trois provocateurs*). Leur exclusion n'avait aucun rapport avec le scandale de Strasbourg – en ceci, comme en tout, ils avaient ostensiblement approuvé les conclusions des débats de l'I.S. –, mais deux d'entre eux se trouvaient être Alsaciens. D'autre part, nous l'avons dit plus haut, certains des étudiants de Strasbourg avaient commencé à trouver mauvais que l'I.S. ne récompensât pas leurs insuffisances en les *recrutant*. Les menteurs exclus cherchèrent auprès d'eux un public peu exigeant, et dans ce cercle crurent couvrir leurs précédents mensonges, et leurs aveux, par une inflation nouvelle de mensonges. Ainsi tous les *repoussés* s'unirent dans la prétention mystique d'aller au-delà de cette *pratique* qui les condamnait. Ils commencèrent à croire les journaux ; et même à en rajouter. Ils se virent masses qui auraient

vraiment « saisi le pouvoir » dans une sorte de Commune de Strasbourg. Ils se dirent qu'ils n'avaient pas été traités comme un prolétariat révolutionnaire mérité de l'être. Ils s'assurèrent que leur action historique avait dépassé toute théorie antérieure : en oubliant que la seule « action » discernable dans un incident de ce genre était, tout au plus, *la rédaction d'un texte*, ils compensèrent collectivement par une inflation d'illusionnisme leur déficience à cet égard. Il ne s'agissait de rien de plus ambitieux que de rêver ensemble quelques semaines, en forçant toujours plus sur la drogue des truquages, réitérés avec précipitation. La douzaine d'étudiants de Strasbourg qui avait effectivement soutenu le scandale se divisa en deux parts égales. Le problème supplémentaire agit donc comme *révélateur*. A ceux qui restèrent « partisans de l'I.S. », nous n'avions évidemment *rien à promettre* pour l'avenir, et nous avons nettement dit que nous ne le faisons à aucun degré : ceux-là n'avaient qu'à être, inconditionnellement, partisans de la vérité. Vayr-Piova et d'autres devinrent partisans du mensonge avec les exclus « garnautins » (quoique certainement sans avoir connaissance de plusieurs excessives maladresses dans les fabrications récentes de Frey et Garnault, mais en en connaissant tout de même beaucoup). André Schneider, dont les menteurs souhaitaient l'appui parce qu'il était tenant du titre de président de l'A.F.G.E.S., abreuvé par eux tous de fausses nouvelles, eut la faiblesse de les croire sans autre examen, et de contre-signer une de leurs déclarations. Mais après quelques jours seulement, s'avisant tout seul d'un certain nombre déjà de mensonges indiscutables que ces gens trouvaient normal d'évoquer entre initiés pour le sauvetage de leur mauvaise cause, Schneider ne douta pas un instant qu'il devait affirmer publiquement l'erreur de son premier mouvement : par le tract *Souvenirs de la maison des morts*, il dénonça ceux qui l'avaient abusé, et qui lui avaient fait partager la responsabilité d'un faux témoignage monté contre l'I.S. Le retournement de Schneider, dont les menteurs avaient sous-estimé le caractère, et qui s'était trouvé ainsi témoin privilégié du dernier état de leur manipulation collective des faits gênants, porta un coup définitif, à Strasbourg même, aux exclus et à leurs complices, déjà discrédités partout ailleurs. Dans leur dépit, les malheureux qui s'étaient

tant mis en frais, la semaine d'avant, pour obtenir la caution de Schneider, proclamèrent alors qu'il était notoirement un faible d'esprit, et cédaient tout simplement « au prestige de l'I.S. » (c'est un fait qui se reproduit de plus en plus fréquemment depuis quelque temps, dans les débats les plus divers, que le « prestige de l'I.S. » soit ainsi maladroitement identifié par des menteurs *avec le simple fait de dire la vérité* ; amalgame qui assurément nous honore). D'ailleurs, avant que trois mois ne soient écoulés, l'association de Frey et consorts avec Vayr-Piova et tous ceux qui voulaient bien les soutenir d'une adhésion âprement sollicitée (ils furent jusqu'à 8 ou 9) devait étaler elle-même au grand jour sa triste réalité : fondée sur la base de mensonges enfantins par des individus qui s'estiment réciproquement comme de malhabiles menteurs, ce fut exactement la démonstration, involontairement parodique, d'un genre d'« action collective » qu'il ne faut en aucun cas commettre ; et avec les gens qu'il ne faut à aucun degré fréquenter ! On les vit mener ensemble une dérisoire *campagne électorale* devant les étudiants de Strasbourg. De pédants débris de pseudo-souvenirs d'idées et de phrases situationnistes étaient utilisés, par dizaines de pages, avec une totale inconscience du ridicule, dans le seul but de *garder le « pouvoir » à la section strasbourgeoise de la M.N.E.F.*, fief micro-bureaucratique de Vayr-Piova, rééligible le 13 avril. Aussi heureux dans ce cas que dans leurs manoeuvres précédentes, ils se trouvèrent en plus battus par d'aussi bêtes qu'eux, staliniens et chrétiens plus naturellement friands d'électoratisme ; et qui s'offrirent en prime le luxe de dénoncer leurs déplorable rivaux comme de « faux situationnistes ». Dans le tract *L.I.S. vous l'avait bien dit*, publié le lendemain, André Schneider et ses camarades montrèrent aisément à quel point cette tentative ratée d'exploitation publicitaire *des restes* du scandale survenu cinq mois plus tôt s'avouait comme le reniement complet de l'esprit et des perspectives affirmées alors. Vayr-Piova, dans un communiqué diffusé le 20 avril, déclarait pour finir : « Je trouve réjouissant de me voir enfin dénoncé comme "non-situationniste" – chose que j'ai toujours proclamée ouvertement depuis que l'I.S. s'est érigée en puissance officielle ». On a ici un échantillon suffisant d'une immense littérature déjà oubliée. Que l'I.S. soit devenue

*une puissance officielle*, voilà une de ces thèses typiques de Vayr-Piova ou Frey, qui peuvent être examinées par ceux qui s'intéressent à la question ; et selon les conclusions qu'ils adopteront, ils sauront aussi ce qu'ils doivent penser de l'intelligence de tels théoriciens. Mais à côté de ceci, le fait que Vayr-Piova proclame – « ouvertement », ou serait-ce même « secrètement », dans une « proclamation » réservée aux plus discrets complices de ses mensonges, par exemple ? – qu'il ne fait pas partie de l'I.S. depuis, quelle que soit la date qu'il voudra bien lui assigner, le jour de notre transformation en « puissance officielle », voilà qui est un *mensonge caractérisé*. Tous ceux qui le connaissent savent que jamais Vayr-Piova n'a eu l'occasion de se dire autre chose que « non-situationniste » (voir ce que nous avons écrit plus haut du communiqué de l'A.F.G.E.S. en date du 29 novembre 1966).

Les plus heureux résultats de cet ensemble d'incidents sont, bien entendu, au-delà de ce nouvel exemple, opportunément très remarqué, de notre refus d'enrôler tout ce que le néo-militantisme en quête de subordination glorieuse peut jeter sur notre route. Non moins négligeable peut être considéré cet aspect du résultat qui a fait prendre acte d'une décomposition irrémédiable de l'U.N.E.F., plus achevée même que le donnait à penser sa pitoyable apparence : le coup de grâce résonnait encore en juillet, à Lyon, à son 56<sup>e</sup> Congrès, au cours duquel le triste président Vandenburg devait avouer : « L'unité de l'U.N.E.F. a cessé depuis longtemps. Chaque association vit (*note de l'I.S.* : ce terme reste prétentieusement inadéquat) de façon autonome, sans faire aucune référence aux mots d'ordre du bureau national. Le décalage croissant entre la base et les organismes de direction a atteint un état de dégradation important. L'histoire des instances de l'U.N.E.F. n'est qu'une suite de crises. La réorganisation et la relance de l'action n'ont pas été possibles ». A égalité dans le comique se placent les quelques remous constatés parmi les universitaires qui crurent devoir pétitionner encore une fois sur ce phénomène d'actualité : on concevra aisément que nous jugions la position publiée par les quarante professeurs et assistants de la faculté des lettres de Strasbourg qui dénoncèrent les *faux étudiants* à l'origine de cette « agitation en vase

clos » autour de faux problèmes « sans l'ombre d'une solution », plus logique et socialement plus rationnelle (comme d'ailleurs les attendus du juge Llabador) que cette pateline tentative d'approbation incompétente que firent circuler en février quelques débris modernistes-institutionnalistes groupés autour d'un maigre croûton à ronger aux chaires de « Sciences humaines » de Nanterre (le hardi Touraine, le loyal Lefebvre, le pro-chinois Baudrillard, le subtil Lourau).

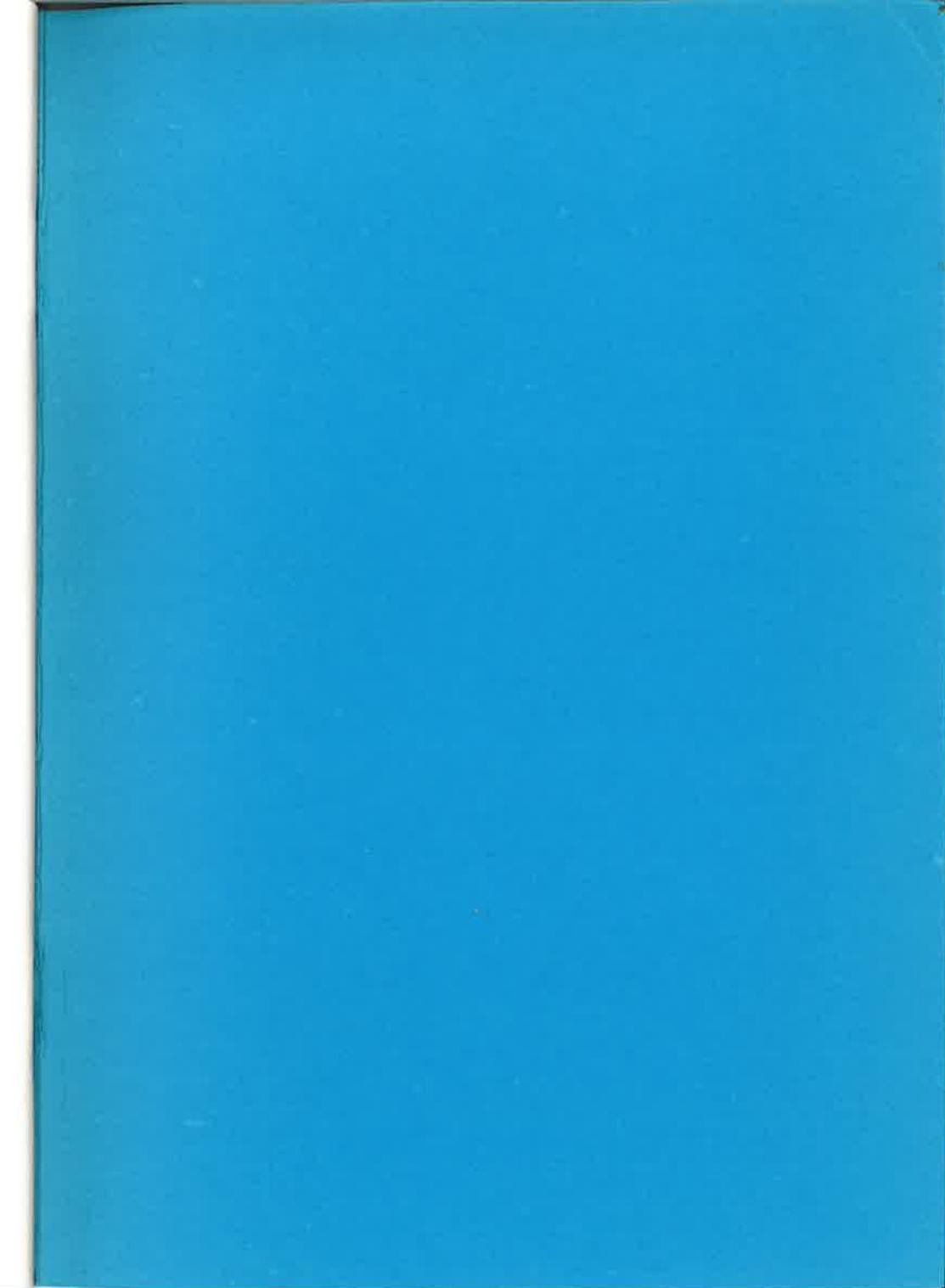
En fait, nous voulons que les idées redeviennent *dangereuses*. On ne pourra pas se permettre de nous supporter, dans la pâte molle du faux intérêt éclectique, comme des Sartre, des Althusser, des Aragon, des Godard. Notons le mot plein de sens d'un professeur d'université nommé Lhuillier, rapporté par *Le Nouvel Observateur* du 21 décembre : « Je suis pour la liberté de penser. Mais s'il y a des Situationnistes dans la salle, qu'ils sortent. » Sans négliger tout à fait l'utilité que la diffusion de certaines vérités sommaires a pu avoir pour accélérer très légèrement le mouvement qui porte la jeunesse française retardataire vers la prise de conscience d'une prochaine crise plus générale de la société, nous croyons qu'une importance beaucoup plus nette est attribuable à la diffusion de ce texte, comme facteur de clarification, dans quelques autres pays où un tel processus est déjà bien plus manifeste. Les situationnistes anglais ont écrit dans la présentation de leur édition du texte de Khayati : « La critique la plus hautement développée de la vie moderne a été produite dans un des moins hautement développés parmi les pays modernes, dans un pays qui n'a pas encore atteint ce point où la désintégration complète de toutes les valeurs devient patente et engendre corollairement les forces d'un refus radical. Dans le contexte français, la théorie situationniste a marché en avant des forces sociales par lesquelles elle sera réalisée. » Les thèses de *La misère en milieu étudiant* ont été beaucoup plus réellement entendues aux Etats-Unis ou en Angleterre (en mars, la grève de la *London School of Economics* a fait une certaine impression, le commentateur du *Times* y découvrant avec tristesse un retour de la lutte des classes, qu'il croyait finie). Ceci est vrai aussi, dans une moindre mesure en Hollande — où la critique de l'I.S., recoupant une critique plus cruelle des événements eux-

mêmes, n'a pas été sans effet sur la dissolution récente du mouvement « provo » – et dans les pays scandinaves. Les luttes des étudiants de Berlin-Ouest cette année en ont elles-mêmes retenu quelque chose, quoique dans un sens encore très confus.

Mais bien entendu, la jeunesse révolutionnaire n'a pas d'autre voie que la fusion avec la masse des travailleurs qui, à partir de l'expérience des nouvelles conditions d'exploitation, vont reprendre la lutte pour la domination de leur monde, pour la suppression du travail. Quand la jeunesse commence à connaître la forme théorique actuelle de ce mouvement réel qui partout ressurgit spontanément du sol de la société moderne, ce n'est là qu'un *moment* du cheminement par lequel cette critique théorique unifiée, qui s'identifie à une *unification pratique* adéquate, s'emploie à briser le silence et l'organisation générale de la séparation. C'est uniquement dans ce sens que nous trouvons le résultat satisfaisant. De cette jeunesse, nous excluons évidemment la fraction aliénée aux semi-privilèges de la formation universitaire : ici est la base naturelle pour une consommation admirative d'une supposée théorie situationniste, comme dernière mode spectaculaire. Nous n'avons pas fini de décevoir et de démentir ce genre d'approbation. On verra bien que l'I.S. ne doit pas être jugée sur les aspects superficiellement scandaleux de certaines manifestations par lesquelles elle apparaît, mais sur sa vérité centrale *essentiellement scandaleuse*.

Achévé d'imprimer  
en janvier 2005  
sur les presses de  
Perrin imprimeur à Arles 13200  
pour le compte  
des Editions Sulliver

Dépôt légal : janvier 2005



Ce texte peut être librement reproduit, traduit ou adapté  
même sans indication d'origine



9 782911 498646

code UD : F69350

SULLIVER

3 €